3 1761 06837551 8

CE VOLUME DOIT ÊT
4f,50
SANS AUTRE MAJO
Dernière décision du Syndica

N 02
4/4/18

La Flamme au Poing

42495

Henry MALHERBE

La Flamme au Poing

150436
20/5/19

PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, rue Huyghens

—

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright by Albin Michel 1917

D
640
M35

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
10 *volumes sur papier de Hollande*
10 *volumes sur papier du Japon*
tous numérotés à la presse.

A mon très cher René DELANGE

dont la vie m'est un long geste d'amitié.

TROIS DIALOGUES

TROIS DIALOGUES

Voici cinquante-cinq jours que nous avons pris position dans ce bois déchiqueté, pelé par le fer et la flamme. La violence de la bataille ne s'épuise pas, mais se prolonge plus rapide et désespérée. Nos sensibilités, harcelées par l'horreur et la détresse, mordues par l'enthousiasme et la haine, s'affolent, captives, pantelantes ou rebelles.

On a souvent parlé de nous relever. Le colonel D... nous retient. Il sait notre rage de détruire, notre impétuosité à nous défendre et nous venger... Et notre chef d'escadron H... ne se lasse pas de distribuer l'espoir, ni de

chasser l'amertume envahissante. Mais ceux qui restent ont des visages hagards, brûlés et poignants. La fatigue les enfièvre et les sèche. Esclaves irréductibles d'une cause tragique et dont ils sentent obscurément l'urgence et la grandeur.

L'étrange paysage balafré, tuméfié ! Le vallon, où nous sommes, a je ne sais quoi de recueilli, d'usé, d'artificiel et d'abstrait. Un champ de bataille d'aujourd'hui. Il ressemble à un laboratoire, peuplé de savants farouches et insidieux, encombré d'alambics et de machines fracassantes... Des senteurs pharmaceutiques imprègnent les arbres amputés, traînent sur le sol noirâtre et grêlé. Tout l'après-midi, l'ennemi nous a envoyé des obus lacrymogènes qui éclatent avec un bruit de ferblanterie heurtée, éploient leurs écharpes de fumée méphitique et versent des odeurs insinuantes et aiguës de moutarde, de santal et d'encens.

Un nouveau soir est venu, vêtu d'une brume que moirent les innombrables clartés des explosions assourdissantes. Je suis de garde, toute cette nuit, au poste de commandement. Entre les planches mal jointes de la porte de notre abri passent encore quelques rayons minces et bleuâtres comme des couteaux.

On commence à s'habituer à ces veilles fiévreuses et isolées. Même le jour, nous ne nous parlons que rarement. Dans ces foules violentes, on craint de se disperser, on se garde à soi-même. Et le désir de vie et d'amitié s'acharne tant sur cette solitude ardente, qu'on prête une existence à toutes choses, aux arbres éplorés et mutilés, aux chemins qui montent et se perdent sur les crêtes, à la terre lacérée, aux armes chaudes, aux canons qui grognent et font toujours le même mouvement, comme de noirs derviches hurleurs. Que de fois j'ai surpris nos hommes adressant la parole, avec une tendresse

sérieuse, à leur mousqueton, à leur baïonnette, à leur casque, à leur canon, à l'obus svelte et lourd qu'ils vont faire partir.

Le capitaine A... et le lieutenant L... m'ont proposé tout à l'heure de me relever de ma garde. Je m'y suis refusé. L... a insisté très affectueusement :

— Regarde-toi. Tu es très fatigué...

C'est vrai, je me sens faible. J'allume une bougie qui grésille tant qu'elle semble furieuse de se consumer... Et voici qu'à un souffle mystérieux, au tremblement de la porte, j'ai reconnu la présence de quelqu'un...

Trois êtres m'ont fait visite. Ils paraissaient très hauts et, cependant, tenaient dans cette cagna étroite et basse. J'ai subi, senti ces présences plus que je ne les ai distinguées.

Comment vous redire les colloques doux et profonds que nous échangeâmes ? Ici, nous ne disposons que d'une langue rageuse et brève.

La mémoire des mots chantants et graves, des expressions justes et rares me fait défaut. Mon cœur s'est durci. Je ne pourrai décrire ces apparitions diaphanes mais authentiques, chimériques mais ostensibles, diffuses mais respirantes. Je ne saurai, non plus, traduire fidèlement leurs discours, faits de musique, de secret, de parfum et de magie.

Mais nous avons, depuis le commencement de la guerre, côtoyé tant d'hommes étranges que cette rencontre ne m'a pas surpris.

Est-ce ma langueur qui fait surgir devant moi ces entités qui ont le feu et la couleur de la vie, — de quelque chose d'autre et de plus fort que la vie ?

Il y a longtemps déjà, que nous sommes placés aux frontières de l'humanité que nous pouvons passer d'un instant à l'autre. Là, tout se dépouille. Les idées, réduites et dispersées, retiennent une lumière crue et aveuglante, — je

ne sais quel éclat d'un cristal embrasé par le soleil couchant.

A la vérité, j'ai peu de goût pour les conversations avec des personnages symboliques. Je préfère m'entretenir avec un pauvre homme, si misérable soit-il, et déchiffrer son visage humilié qu'a pétri la passion et brûlé la souffrance.

Mais le souvenir, l'amour et la mort m'ont tenu un langage suppliant, humble et traînant. Leur petite philosophie m'a paru quotidienne et aisée et leur héroïsme un peu hargneux. Par un artifice, dont on m'aurait peut-être su gré, j'aurais pu les nommer René, Hélène et Françoise. J'ai voulu plus de franchise. Et puis, la vérité est peut-être plus impérative et plus accessible dans une idée que dans un personnage...

Dans cet effondrement de la matière animée, dans cette destruction obsédante à laquelle semblent voués les êtres qui nous entourent, on

prête naturellement moins de force vitale à l'organisme si vite brisé, qu'à la pensée qui persiste.

Qu'ai-je besoin d'invoquer des excuses ? Le souvenir, l'amour et la mort sont venus, ce soir-là, à moi. Je les ai vus, vous dis-je, dans une incarnation troublante. Et comme nous ne craignons plus rien et que personne ne peut longtemps nous étonner, je leur ai parlé ainsi qu'à de nouveaux camarades de bataille. Je sentais bien, lorsque je refusais de quitter mon poste, qu'il allait se passer quelque chose d'excessif et d'insolite, que le tréfonds de moi-même allait être bouleversé, que je me trouverai, dans cette nuit solitaire, face à face avec les inconnus qui règnent sur mon destin.

I

LE SOUVENIR

C'est un grand jeune homme qui ressemble à mon frère et à mon ami. Il a des traits brouillés et tristes, des cheveux pâles. Son regard me rappelle celui de ma mère, dont les yeux sont si douloureux. Sa présence légère et douce se confond avec le clair-obscur d'un coin de l'abri. Il parle d'une voix pénétrante, avec un tremblement de ses lèvres bleuies.

— Je viens près de toi, ce soir, parce que, dans la dureté de votre action, vous oubliez les

êtres les mieux aimés. Tu as étalé sur tes genoux les portraits de ceux que tu chéris et, malgré la force de ton cœur, tu ne peux les évoquer avec netteté. Près de la mort, on oublie ceux qui vous aident à vivre.

— Tu te trompes. Ceux-là sont toujours dans ma mémoire...

— Tu crois que leur sensibilité s'est transformée, selon tes prévisions agressives ? Ils sont meilleurs ou pires que tu ne l'imagines. Laisse-moi les libérer de leur ternissure : quelques touches de couleur fraîche sur ces images foncées, un trait plus appuyé sur cette silhouette imprécise... Les voici dressés dans les brumes de l'absence. Tu peux revivre, quelques instants, à leurs côtés.

— Mais eux, sont-ils possédés par la même nostalgie, pensent-ils à nous avec le même amour ?

— Si tu pouvais voir leurs yeux rougis...

Quand vous partez, on ne sait pas ce que vous représentez... On ne s'habitue jamais tout à fait à votre disparition. Vos douleurs sont nôtres. Par je ne sais quel magnétisme, elles viennent jusqu'à nous. Et vous avez le délire de l'action qui nous manque.

— Tenez-vous donc tant à nous reprendre parmi vous ? Ne craignez-vous pas un peu de nous retrouver avec nos violences répandues et nos passions dénouées ? Nos places n'ont-elles pas été prises ? L'équilibre est déjà restitué. Nous le troublerions peut-être. Hein, quelles émotions publiques et ambiguës provoquent nos immolations et nos pertes...

— Tais-toi. Ne blasphème pas. Tu n'entends pas les prières ni les cris de détresse des tiens. Pense à ceux qui n'ont pas été capables de supporter l'épreuve et dont le cœur a éclaté d'angoisse, à ceux qui n'ont plus cru dans l'humanité et n'ont plus voulu voir ni attendre !

— Et les autres ? Nous avons laissé nos biens et nos délices dans les carrefours du monde. Tous les passants ne les ont pas respectés. On peut nous oublier et nous confondre. Nos personnalités sont déchirées. Comment nous découvrir dans ce cataclysme ? Nous sommes le sol en mouvement, nombreux et forts comme les arbres de la forêt battue par les orages. On ne nous reconnaît plus dans les branches emmêlées de ces maquis, de ces massifs, de ces halliers.

— Je vous plains moins que vos mères, vos enfants, vos amis. Ils étaient réunis autour de votre âme, comme autour d'une lampe. Ils respiraient votre air et se nourrissaient de votre action. On ne comble pas le vide que vous laissez en eux. C'est un coin épais de ténèbres auquels ils se heurteront toujours comme à un mur qui ferme l'horizon et brouille le regard.

— Cela ne les empêche pas de reprendre le

cours odorant de leur existence, d'accueillir les joies, d'agir dans la douceur et l'harmonie.

— Mais vous, vous prenez part à cette grandiose aventure. Vous vous enivrez de cette gloire unique. Ah ! les belles armées faites des peuples les plus divers, les plus bariolés ! Vous malaxez la pâte d'où surgira le monde nouveau. Et eux demeurent dans leurs espaces étroits où rien ne leur parvient que l'écho sourd de vos nobles entreprises. Depuis deux ans, vous agissez en plein air, en communion avec la terre que vous défendez...

— Oh ! ma chambre pauvre et bleue, mes livres de mélancolie et d'amitié, ma petite terrasse devant les jardins vaporeux...

— Vous habitez une réalité si intense que vous oubliez la splendeur de vos gestes féconds et destructeurs.

— Qui connaîtra la grandeur de notre sacri-

fice, notre amertume après l'action farouche, notre religion du devoir ?

— Je fais de vous des portraits flattés.

— Quand nous ne serons plus, comment apprendra-t-on la beauté qui se sera éteinte avec nous ?

— Ils vous ont vus jeunes et forts. Ils vous verront toujours ainsi. Ces images heureuses et claires ne quitteront plus leurs prunelles. Quel homme ne voudrait, à sa mort, léguer de tels souvenirs ? Ils ne pourront pas se convaincre que vous ne reviendrez plus. Ils tressailleront à chaque grincement de la serrure, à chaque bruit de pas sur la route. Vous ne mourrez pas dans leur âme. Le feu qui vous anime sera entretenu. Il jaillira dans l'air qu'ils respirent et l'espace qu'ils parcourent. Ne crois pas qu'à la guerre ne survivront que les malingres, les pleutres, les vieux et les recommandés. Vous revivrez dans tous ceux que vous laisserez. Et

la beauté qui vous dévore s'insinuera même dans ceux qui ne vous en semblent pas dignes. Aie confiance en moi.

— Qu'ils songent donc que, perpétuellement, nous les regarderons, nous les jugerons, nous les soumettrons. »

Soudain, j'entendis un fracas, des crépitements. Je bouscule mes visiteurs et me précipite dehors. Un dépôt de fusées multicolores vient de sauter à notre gauche. Elles lancent dans l'air sombre leurs courbes molles et claires ainsi que d'étincelants oiseaux des îles. Elles éparpillent leurs gerbes chatoyantes et heureuses de briller et de s'éteindre comme des désirs assouvis. En face, au loin, les lueurs larges d'un incendie mettent des taches dorées sur le ciel nocturne. Les détonations s'espacent et paraissent moins fortes. Un parfum frais et léger d'une miséricordieuse aubépine s'échappe, tournoie dans les brouillards et les senteurs chi-

miques et m'apporte une surprise joyeuse et enchantée parmi cette féerie tragique et languissante.

II

L'AMOUR

Je rentre au poste de commandement. Un obscur apaisement m'émeut et me corrige. Tous les travaux sont prêts pour demain. Je n'ai qu'à veiller et attendre de nouveaux ordres. Un peu de tiédeur se répand sur ma solitude. Et voici que je retombe dans ma rêverie.

Je détourne la tête. Le jeune homme élance est encore là. Je remarque que deux femmes l'entourent. L'une d'elles se détache du groupe mystérieux. Elle semble venir à moi. Elle m'en-

veloppe de sa capiteuse et impalpable présence.

Qu'elle est exquise dans sa robe ténébreuse et de la mode la plus récente ! Son visage puéril et fardé me bouleverse à la façon de ceux que j'ai aimés. Elle sourit, désinvolte mais rougissante et ne sait comment engager l'entretien. J'ai pitié de sa confusion et lui dis :

— A tout ce qui vaut la peine de souffrir, à tout ce pour quoi nous combattons et nous mourons, nous donnons un visage de femme. Le rêve qui monte en nous, âpre et brusque, c'est vous. L'élan, la témérité, le sacrifice têtu sont des preuves passionnées d'amour et des efforts à votre tendresse, à votre reconnaissance, à votre orgueil. Ah ! voyez-vous, ce que nous craignons, c'est que vous ne soyez pas, toutes, dignes de nos renonciations. Il vous faut mériter nos souffrances.

— Ne sentez-vous pas que nous sommes derrière vous comme de longs regards d'amour ?

Un coin de notre cœur, — le meilleur, le plus pur, — vous est gardé.

— Oh ! la jalousie ne nous a pas empoignés. C'est un sentiment étroit et rare qui n'est pas de cette guerre.

— Nous ne pouvons avoir la perfection de votre dureté. Puisque tu es, ce soir, enclin à la méditation, je tâcherai de descendre aux profondeurs, d'amener à la clarté des principes et des réflexes de l'âme féminine actuelle. Vous, vous êtes revenus à la terre, avec des instincts dépouillés, purs de tout alliage mièvre, avec l'ingénuité de l'animal. Cette simplicité a rejailli sur nous et nous a d'autant mieux asservies que nous étions plus près de la nature. Or, la mort ravage notre œuvre déjà douloureuse. La guerre dépeuple cette planète que nous étions chargés d'enrichir d'hommes. Une sombre et haletante ardeur de recréer est, aujourd'hui, en nous. Il faut remplacer ceux qui

disparaissent. Je n'ai pas trop de mes ouvrières pour combler les vides. C'est ainsi que vous devez interpréter les égarements et les désordres de quelques captives restées sans maîtres et enivrées de leur délivrance passagère. Ne les condamnez pas sans recours. Leur soumission à l'ordre rigoureux et impénétrable du monde provoque, à vos yeux, ces entraînements et ces défaillances.

— Ha ! la sérieuse excuse ! Et comme tu es peu faite pour la révéler ! Devons-nous donc penser que la volonté, la dignité sentimentale, la conquête des instincts insolents soient à jamais étrangères aux gynécées affranchis ?

— Pourquoi ces paroles mauvaises ? As-tu donc souffert, aussi, d'apprendre l'inconstance d'une maîtresse ?

— Peut-être...

— Ne t'indigne pas. Elle doit pleurer maintenant. Elle a, souvent, ton image devant son

regard. Elle crie son amour ruiné, sa destinée éparse et cette soif de créer qu'elle n'a jamais éteinte. « C'est lui, dit-elle encore, le meilleur le plus grand des hommes. » Un autre est venu rôder autour d'elle, sournois et rude. Devant les morts innombrables de cette guerre, elle qui est faite pour donner la vie, elle a senti la passion d'enfanter supplanter le devoir de se souvenir

— Ne reprends pas cette discussion spécieuse. Sache que, quoiqu'elles fassent, nous demeurons intacts et puissants. Le mécanisme triomphant de nos muscles ne peut plus se rouiller sous ces orages. Nous affrontons de plus lourdes tempêtes.

— Cependant, la plupart d'entre elles vous gardent une foi grave. Nous tremblons sans cesse de vous savoir dans le péril. Vous nous donnez un sombre et perpétuel frémissement qui nous garde dans des liens impérissables. Et nous nous enorgueillissons même de cette détresse.

— Allez, laissez-nous à notre destin inflexible, à notre feu solitaire. Nous sommes saisis d'un plus long et plus limpide amour. Nous nous donnons pour libérer les paysages aux nobles lignes, les idées généreuses, ces peuples opprimés, de belles prisonnières...

— Oui, auprès de nous, vous pouviez vous affaiblir et vous perdre. Au lieu que vous nous quittez, avec des désirs intarissables... Nous aussi, nous vous conduisons à la douleur, à votre destruction. Aimer, n'est-ce pas s'élancer vers la mort, n'est-ce pas périr ?

— C'est aussi revivre.

— Egoïstes, — vous l'êtes, tous au Front !... — qui ne songez pas à vos femmes errantes, aux fiancées hallucinées. Si vous êtes tués, quand guériront leurs âmes chancelantes et à jamais blessées ? Jetées à terre, prosternées aux carrefours, comment reprendront-elles les chemins abrupts, sans guide ni fermeté ?

— Voyons, tu m'affirmais, tout à l'heure, que leur frénésie créatrice domine le tourment et détourne le désespoir.

— Mais nous ne sommes pas toutes ainsi. C'est vrai pour les inconscientes et les effrontées...

— Les plus nombreuses...

— Non ! Nos instincts menaçants sont désarmés. Ils se perdent dans le scrupule et la discipline. Ils se tournent vers le sentiment et la pensée.

— Ne dites-vous pas que vous êtes trop faibles pour résister aux ordres attrayants de la nature ?

— C'est possible, quand nous les interprétons à notre manière... Nous autres, nous ne piétinons pas si vite nos craintes morales et nos civilités. Va, de nous deux, c'est encore moi, la plus fidèle, la plus intimidée...

— Vraiment ? Quelle aisance à charger les autres des méfaits qui vous sont reprochés !

— Réfléchis et comprends. Nous avions votre tendre protection. Nous nous reposions sur votre amour. Nous allions, la main dans la main, sur les routes difficiles du monde. L'existence ne nous effrayait plus et l'avenir nous regardait avec de bons yeux. Nous étions habituées à vos défauts, à vos brusqueries et vous chérissiez nos turbulences. Nous nous vantions de votre courage et de votre intelligence et vous nous trouviez fines...

— Où veux-tu en venir ?

— Et voici notre étreinte brisée ! Vous supposez que nous formerons aussitôt de nouveaux liens ? C'est si long, si compliqué, si torturant de connaître et d'admettre un autre homme.

— Il y en a que cela ne gêne pas beaucoup...

— C'est étrange, un homme. Et une femme, aussi. Oh ! se heurter à un inconnu, dont les

hérédités ténébreuses ne se sont pas encore démasquées, recommencer, alors que la blessure ne veut pas guérir, les artifices engageants, les simagrées amoureuses, cela me paraît au-dessus de mes forces. On n'accepte plus cette fatigue triste, ces travaux sans espoir... D'ailleurs, quelle confiance le second élu accordera-t-il à celle qui fut aimée d'un héros et qui l'a trahi, en son absence ? Comment oser cette nouvelle tentative passionnée, comment ne pas rougir, dans ces épanchements clandestins, comment écarter les réminiscences, à propos de tout levées et qui s'offensent ?

— Je t'assure que cela s'entreprend inconsciemment et se commet avec plus d'insouciance...

— Je n'écoute pas tes insinuations. Tu m'as dit qu'il faut que nous méritions vos souffrances et je te réponds que vous devriez admi-

rer nos renoncements. Car notre mission, notre grandeur nous contraignent à la création que rien ne peut interrompre. Nous sommes obligées à réparer le mal que vous faites. Et, cependant, qu'elles sont nombreuses, celles qui s'exilent à jamais de ces joies nécessaires et fuient, avec votre mémoire inanimée, le doux accomplissement de leur fécond destin !

— Et nous ? Nous n'aurons connu que les premiers frissonnements de la joie terrestre. Nous n'aurons respiré qu'un brin d'herbe dans des jardins sans limites ! Je sens encore les parfums de la ville... Non, je ne peux plus, aujourd'hui, m'émouvoir de ta beauté qui se perd, inutile comme une oasis inaccessible.

— Vous nous retrouverez, un jour.

— Peut-être... Mais la longue absence nous change et vous délie.

— Je peux te jurer le contraire ! Vos

silhouettes ardentes qui se découpent, — chaque jour plus hautes et plus belles, — sur le tumulte des batailles, nous émerveillent et nous oppressent.

— Si j'avais la certitude de te garder toujours, je m'agenouillerais et je pleurerais de douceur. Mais mon cœur se fige et se tarit de vous savoir lointaines, à la merci de quémandeurs indignes. Et je refoule les chansons tendres et les chaudes paroles qui montent à mes lèvres serrées...

— Votre existence actuelle fait de vous des êtres injustes et fermés. A quelques-uns d'entre vous, je souhaite de comprendre et d'avoir pitié... De tous les autres, je réclame moins de défiance et plus de respect. Je vois que, ce soir, je n'arriverai pas jusqu'à ton cœur. Je me tais et repars... »

Je voudrais encore lui parler, lui dire des mots meilleurs, me repentir de ma misère...

Mon abri me paraît plus sombre. Elle n'est plus là... Ce bruissement, est-ce le susurrement des feuilles mortes ou le crissement de la soie brillante dont elle est enveloppée et qui se froisse contre les arbres frôlés, dans sa fuite ?... Ces plaintes éperdues et prolongées viennent-elles du vent gémissant ou de cette douleur obscurcie et qui s'éloigne ?... J'ai ouvert ma porte sur la nuit. Et je cherche encore la passante bien-aimée que je n'ai pas retenue et qui n'est pas restée.

Une explosion très proche vient de retentir. L'air bousculé me fait vaciller. Un obus ennemi a éclaté sur une pièce de notre première batterie. Il y a quatre blessés et deux morts.

On emporte avec une hâte rageuse et poignante les mutilés et on recouvre de toiles de tente les dépouilles de ceux qui ont été tués. La clarté diffuse d'une lanterne tombe sur le corps d'un sous-officier décapité. Entre ses deux

épaules, on voit encore le trou gluant, écumeux et rouge... Ah ! jetez vite sur ce cadavre l'étoffe que tiennent vos mains tremblantes.

III

LA MORT

Ces atrocités d'une guerre scélérate ne glacent plus nos vigueurs. Une heure après, ces visions sanglantes perdent leur acuité et l'on poursuit la tâche commencée avec une décision plus âpre et la même obstination fataliste.

Je regarde ma montre : il est trois heures du matin. Je dois veiller jusqu'à cinq heures. Les évocations antérieures me reviennent dans un sursaut, tout embuées d'une mélancolie sardonique. Le souvenir, l'amour ! Et la mort agis-

sait, derrière ces fantômes consolateurs et harmonieux...

Hé, quoi ! ces apparitions idéologiques et menteuses n'ont-elles pas fini de tourmenter mes regrets ? Dans le coin d'ombre, je sens encore un remous, un souffle étranger, une fluctuation envahissante...

— Regarde-moi. Ai-je une figure laide, grimacière, torturante ? Fais-je peur ?

Une jeune femme, sage, palpitante et merveilleuse sourit à mon regard, comme un ange apitoyé et vigilant. Sa voix est fraîche et chantante, source qui roule les blancs cailloux et couche les herbes aux chevelures folles.

— O Mort, noire aurore, victoire des ténèbres, prends-tu donc ce visage rayonnant de magicienne pour nous attirer, nous étourdir, et nous faire passer ton seuil de chaux-vive, de pierre et d'ombre ?

— Je me présente à toi sous ma forme familière et vêtue de sérénité.

— Je ne t'imaginais pas ainsi.

— Vous êtes des enfants ignorants, leurrés et distraits. Ne comprenez-vous pas que vous entretenez une discordance dans la musique de ce monde ? Mais je vous retirerai de cet abîme, où vous vous entredévorez, où vous traquez d'humbles animaux ingénus que vous écorchez avec barbarie... Dans mes jardins illuminés, je vous donnerai le calme, l'ordre et l'harmonie... Quand je vous rencontre dans ces trous, j'ai si peu à faire pour vous ensevelir ! Vous êtes, déjà, dans vos costumes bleus des morceaux du ciel. Votre passage dans l'atmosphère est presque insensible.

— Arrête. Tous les printemps, tous les étés que nous pouvons encore vivre...

— Ne te laisse pas aller au regret. Aie soif d'autres voluptés. Détourne la tête. Elève-la.

Tous les prestiges auxquels tu rêves, toutes les chères pensées, enferme-les dans l'acte terrible auquel tu es contraint, aujourd'hui. Epargne-toi les lentes étapes de toute une existence souffrante. Chacun de vos efforts tourne vers moi sa signification. Mais, dans la lutte que vous soutenez, vos élans ont la violence harmonieuse et le chant passionné des choses perpétuelles. Votre action est si intense qu'elle vous conduit à moi, d'emblée.

— Oh ! j'ai encore tant à voir et à aimer dans ce monde ! La destinée m'a mis là, pauvre être conscient de sa perte prochaine et j'aurai passé à côté de beautés dont je ne me serai pas pénétré, que je n'aurai pas toutes connues et pour lesquelles j'étais, cependant, né. J'aurais voulu m'arracher à l'ignorance, emplir ma douce et éphémère pesanteur des vertus, des couleurs et des éclats dont mes aïeux inspirés ont paré le terrestre domaine...

— Vous êtes ici comme des mendiants dans la pourriture qu'ils aiment. J'abolis ta servitude. J'ouvre la porte de cette geôle étroite qu'est ton corps. Ah ! écrase l'amour de cette misère à laquelle tu es trop habitué. Tu existeras, désormais, pur, sans les douleurs basses de la chair.

— Non. Pas encore. Mes yeux sont faits pour contempler ces délices périssables, mes bras pour étreindre ces éclosions flexibles que je ne peux pas mépriser...

— Il faut te hisser jusqu'à l'absolu, jusqu'au sublime, là où sont ceux que tu crois morts et qui ne sont pas morts. Ils t'aiment et t'appellent déjà. Ils se lèvent de leurs tombes ou quittent leurs hauteurs cristallines pour regarder vos cortèges ambitieux et ils pleurent d'admiration.

— Je ne veux pas encore disparaître.

— Vous ne disparaîtrez pas. Lorsque vous aurez déposé le poids douloureux de votre

chair, vous serez les grâces impalpables, les feux errants et purifiés, les gardiens suprêmes et cachés de vos campagnes et de vos amitiés. Ceux qui ont vécu en France, dans ce coin favorisé de la terre, flottent encore dans son atmosphère bénie... La patrie ? C'est le jardin où l'on grandit parmi ces âmes attentives, ces fantômes inspirateurs et bienveillants. L'homme y devient un agrégat de présences rares et anciennes, un centre magnétique qui attire tels souvenirs ardents, telles clartés de vies antérieures, telles forces invisibles, vibrantes, perpétuellement suspendues dans l'espace et qui font escale sur l'îlot obscur d'un corps vivant et lui donnent la fidélité au passé, les directions de l'avenir et toute l'odeur divine et enivrante de l'infini !

— Oh ! la souple et consolante invitation au trépas ! Qu'es-tu donc ? Jongleuse exquise et sophiste ou reine de certitude ?

— La sincérité, te dis-je, la ligne pure et nette, le rythme dépouillé, l'aile battante d'une prière éternelle ! Mais vous vous démenez dans une foire d'aveugles, sans apercevoir les mages confondus et timides qui vous sourient, au coin des avenues, sans boire aux citernes rafraîchissantes. Rappelle-toi ces paroles évangéliques : « Alors, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. »

— Pas mal ton sermon... Mais je ne tiens pas à être si vite affranchi de l'existence et son mensonge m'est une chère offrande...

— Dont tu dois te défaire à ton tour. Que ton geste soit aventureux, héroïque et spontané. Songe que l'occasion est unique. C'est d'un noble et pieux élan que tu peux franchir ces accumulations d'horreurs, te réunir à notre plénitude, grossir notre montante caravane. Ombre fugace, pourquoi te crées-tu une personnalité avide, tyrannique, attachée à la poussière qui

doit te recouvrir, au lieu de cheminer humblement, le dos courbé, les mains adorantes, sur ces sentiers éphémères ? Vous n'êtes pas indispensables au mouvement du monde, vous n'êtes pas des ressorts essentiels et l'horloge du temps, lorsque vous vous évanouissez, n'est pas détraquée.

— Qu'importe que tu me reprennes aux rives terrestres vers lesquelles se tourne encore mon cœur ! Seulement, lié à mes amitiés, nous avions établi une fragile et touchante harmonie humaine. Tu y portes le désordre en me retirant...

— Tu substitues donc au grand balancement universel, cet accord illusoire et rampant ? Mais dans les âmes les plus obscures retentit l'écho du rythme éternel ! Ne t'y trompe pas, lorsque, dans cette guerre, tu abandonnes ton existence, les vivants admirent moins ton effort généreux que ta propre délivrance et ton avène-

ment rapide dans la cité radieuse et si lointaine...

— Vois-tu, ce qui m'offense et m'afflige, c'est le supplice laid et saignant que tu peux infliger à mon corps jeune, agile et plein de sève et sa putrescence dans une fosse ignorée de ceux qui l'eussent arrosée de leurs larmes et de leurs prières.

— Ah ! soldat subtil et prévoyant, cette pitié déchirante pour la dépouille chérie qui pourrit dans la terre, trouble moins les âmes contemporaines... La désagrégation que tu crains n'a-t-elle déjà pas commencé de se produire, dans les trous que vous habitez, depuis deux ans ?

— Ainsi, vous êtes convaincus tous que l'inhumation ne sera pour nous qu'une prolongation du séjour actuel ?...

— Que t'importent, d'ailleurs, ce mauvais vêtement de chair et son froissement obscur ? A la place où il sera enfoui, surgiront, peut-être,

un bel arbre feuillu, un rosier odorant, quelques tiges flexibles des nourrissantes moissons... Vous ne savez pas mes desseins secrets et pour quelle harmonie inépuisable vous avez été créés et vous devez mourir... Sois brave. Sois bon. Sois grand.

— Puisque, cette nuit, tu as pitié de moi, ne me laisse pas dans cette ignorance angoissée, dis-moi...

Un doigt clair sur sa bouche souriante et close, la jeune femme énigmatique a déjà disparu dans un rayon du soleil levant...

Et voici qu'un élan profond et triste me pousse vers cet ange désespéré. Une sereine ambition de mort et de départ me montre l'aventure suprême. Une sombre ardeur de néant piétine mes désirs de tout à l'heure. Oh ! oui, m'en aller, moi aussi, là-bas, m'effacer dans le mystère de toutes choses, m'ensevelir dans l'obscur apaisement des foules défuntes, m'ar-

racher au mensonge, à la discorde et à la cruauté...

Dans une éclaircie tremblante, les chers événements de mon passé revivent en un paysage illusoire, en dehors du temps et de l'espace... Et un délire confessionnel et lumineux me fait murmurer :

« Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné, en si peu d'années, toutes les grâces et toutes les tristesses de la vie. Pour mieux mesurer ses joies, vous m'avez fait naître dans la misère et l'obscurité. Vous m'avez élu, dans votre mansuétude, pour entendre votre divine parole de la violence même des hommes. Vous avez permis que je retienne dans mon cœur des discours pleins de votre religion, alors que d'autres s'égarent dans la vieillesse et les oublient au long de cette voûte dégradante. Votre clémence pour moi est infinie et j'en vois une preuve nouvelle lorsque vous laissez s'abattre

la hache de la mort sur mon front encore jeune et qui n'aura connu que le premier dégoût de la décrépitude.

« Vous m'avez laissé tout d'abord me morfondre comme un animal sauvage dans les jardins de la terre, et afin que je contemple leur activité verdoyante dans la gloire que vous leur avez permise, vous avez déchiré le voile qui obscurcissait mon regard. Et j'ai joué comme un enfant ivre de votre sainteté.

« Vous avez ensuite élevé si haut et si bien illuminé mon pauvre cœur de poussière qu'il brillait dans l'éther comme vos étoiles bien aimées et s'emplissait des perspectives fleuries du monde.

« Seigneur, vous m'avez fait voyager dans des paysages émouvants, légers et grandioses, et j'ai tourné autour de ce globe, comme s'il ne me suffisait pas et comme si les courants aériens des autres planètes m'avaient attiré,

alors que j'aurais pu mourir dans un coin fétide, ignorant des traces ineffables de vos pas.

« Ce que mes yeux ne voyaient pas, vous me l'avez laissé retrouver par mon cœur en m'offrant le spectacle troublant d'événements humbles d'apparence, mais de signification infinie.

« Vous m'avez comblé d'un amour vaste et vivifiant pour mes semblables, et comme je n'avais pas d'enfant, vous avez accablé le corps de ces hommes d'une faiblesse puérile afin de m'autoriser à les soutenir paternellement et de toute ma jeune force.

« Je m'enorgueillissais que vous ayez écarté de ma vie la méchanceté et pour me dispenser l'âcreté du repentir, vous m'avez jeté dans le tumulte atroce de la guerre. Soyez béni, Seigneur, d'avoir abaissé votre regard sur ma fragilité et de me concéder la mort dans de telles

circonstances que je la croie tombée sur moi en expiation de mes violences ressurgies.

« Enfin, vous m'avez fait jaillir en plein soleil, avec la fraîcheur, la fertilité et la vaine flexibilité d'un jet d'eau qui s'élevait vers vos balcons, et voici que vous ajoutez à vos bontés le soin suprême de le tarir sans que je souffre et que j'expire en m'élançant encore vers vos terrasses... »

Comme il fait, déjà, clair !

Des insectes baroques et disproportionnés, d'une variété inouïe, encombrent ma table, mes papiers, de leurs cohortes sautillantes et heureuses du pâlissement de la nuit. Dans les intervalles de quelques explosions poignantes, s'élèvent le hoquet placide, indifférent et bourgeois du coucou et le cri frêle et grésillant de la fauvette des marais. Le jour surgit, suspect, insinuant et rapide comme un pirate, revenu d'expédition et qui jette, à pleines poignées,

dans mon trou d'ombre, ses lingots d'or éblouissant. Ma garde est terminée.

Je suis sorti pour respirer le nouveau matin. L'air me presse le visage de son velours glacé. Ma raison, qui a repris son équilibre, s'étonne et sourit de ces dialogues nocturnes...

Verdun, le 26 mai 1916.

LE SOUVENIR

IV

PORTRAITS ET IMAGES

Je ne voudrais pas que vos yeux, déjà attristés par tant de misères injustes, de broiements atroces, s'affligent encore à ces croquis de souffrance et de cruauté. C'est assez pour moi d'avoir voyagé dans cet abîme. Je n'en voulais plus même garder le souvenir. J'ai jeté mon premier carnet de notes, parce que je croyais que ce rappel des heures tragiques, en sautille-

rait d'autres, à ma vue, par je ne sais quel magnétisme...

Mais se peut-il, ô mes amis perdus, ô mes frères torturés que j'oublie, plus tard, vos traits humiliés, vos sacrifices ignorés de héros pauvres ? Oublierai-je, aussi, mes sentiments étranges et tous ces spectacles d'humanité furieuse et noire ? Je le sens bien, il faut que je garde, il faut que je me garde cette collection de portraits et d'images d'une réalité si amère et si poignante qu'elle dépasse toutes les visions du cauchemar et du délire.

Seulement, je ne peux pas, je ne veux pas transcrire avec trop d'exactitude ces détresses. Tout passe par mon cœur déchiré de pitié et de mélancolie, dans une atmosphère grise et tremblante... Et puis — je le dis sincèrement, — je crains qu'à des évocations trop précises ne ressuscitent ces jours de férocité et de mort.

Mon cœur, conduis-moi dans ces gouffres,

élève, dans ta clarté diffuse et vacillante, ces épaves et ces ossements que ma mémoire bénit, purifie, aime...

*
* *

Je me suis toujours fait une idée angoissée de la vie sous-marine, où les monstres combattent et s'entre-dévorent éternellement. Je ne sais pourquoi, il me semble que j'ai fait une plongée éperdue dans ces océans de meurtre... Et voici, un humble et maladroit livre de bord... Mon Dieu ! Quand vais-je remonter à la surface ? à la lumière ?

*
* *

Je me suis raconté tout ce qui va suivre avec des détails dont l'intensité me faisait mal,

lorsque je relisais mes notes. Ma sensibilité, déjà détraquée, s'amollissait ou prenait la fièvre à ces récits brutaux. Je ne veux plus écouter cette voix affolée. Il me faut redire cela calmement, changer la fièvre en une vibration pathétique, adoucie, transparente... Je souffrirai moins à ces résurrections languissantes. Ainsi je t'évoquerai avec plus de douceur, ma chère et douloureuse existence d'aujourd'hui. Je ne me fais pas plus fort ni plus faible que je ne suis. Un grand écrivain, — qui donc ? — n'a-t-il pas parlé d'une « mélancolie héroïque » ?

V

LE REGARD ARDENT

Le poste d'observation que je commande est fragile et ouvragé comme un grand nid d'aigles suspendu, entre les arbres, sur l'éperon d'une colline bleuâtre. Il offre des vues sur tout notre secteur. Il glisse, dirait-on, insensiblement sur le promontoire qui descend dans l'estuaire de la prairie moutonneuse. Il avance sur l'ennemi, ainsi que la proue d'un navire dont les flancs, l'arrière et les agrès se dissimulent encore dans la brume.

Tant d'actions violentes qui se sont déroulées ici n'ont pas épuisé la beauté de ce paysage.

Trois villages dévastés sont blottis dans la vallée, en arrière de nos premières lignes. De vieilles maisons écroulées mirent, avec un étonnement douloureux, leurs blessures dans l'eau fuyante. Quelques tuiles écarlates parent encore les toitures crevées de ces chaumières vétustes, aïeules paralytiques, geignantes, attendrissantes et coiffées d'un grand mouchoir à carreaux rouges... Des charrues boiteuses et rouillées, des basternes et des tombereaux brisés découpent, sur l'horizon tumultueux, leurs silhouettes lamentables et difformes. Et toutes ces choses agenouillées parlent au cœur, pleurent leurs souffrances et mendient la pitié ou la haine... Seule, l'église extatique et priante, insoucieuse de ses plaies, dresse haut son clocher penchant et cassé, qu'elle a rejeté sur la nuque, comme un chapeau d'astrologue dont la pointe sombre

accroche, chaque nuit, une étoile éblouissante.

J'ai tant observé ces sites de la Meuse qu'ils se sont incrustés dans mes prunelles en traits de feu. Je les revois encore lorsque je ferme les yeux. Emouvant et beau morceau de paysage qui hante mon regard, je t'emporte plié dans un coin de ma mémoire.

*
* *

Le personnel de l'observation comprend des fantassins, des artilleurs et des sapeurs Mais ils ne se distinguent plus les uns des autres. Leur fonction actuelle fauche les discordances. Ils ne sont plus que des guetteurs. Toute leur

volonté s'est réfugiée dans le regard dont la clarté concentrée est dirigée sur l'ennemi comme une lame et comme un coup de feu. L'instinct de la chasse est remonté des profondeurs ancestrales. Il s'est perfectionné. Il a acquis une acuité fiévreuse et lancinante. Tout a cédé devant l'âpre désir d'épier l'adversaire. A cette vue phosphorescente, à cet ouïe subtile, s'ajoute un sens inconnu et farouche qui fait qu'on flaire l'ennemi, qu'on prévoit l'endroit où il va se poser, qu'on se mord les poings pour ne pas courir sur lui, sauter à sa gorge et le terrasser dans une lutte de fauves et qui ne pardonne pas.

Une branche qui tremble, une fumée légère, une teinte fraîche du terrain, des traces sur la route boueuse, le renflement d'un parapet, une flamme longue et rapide, une lucarne étroite où bouge une ombre ont, pour nous, des significations précises et passionnées. L'ennemi retors

s'enfouit et masque sa reptation dans les hautes herbes. Mais rien de ce qu'il fait ne passe inaperçu. On le voit agir à dix kilomètres, derrière ses lignes. La lunette, qui jette des reflets brillants dans la pénombre de l'observatoire, accuse les ombres lointaines et détestées. Elles grouillent dans le champ de la longue-vue comme à travers un microscope, des bacilles et des microbes, — véritable maladie de la terre souffrante.

A qui considère, pour la première fois, le panorama de ce champ de bataille, il apparaît insensible et désertique, animé seulement par le fracas des obus qui glissent dans l'atmosphère ainsi que sur un chemin de cristal gémissant et font gicler, au point d'impact, des gerbes argileuses comme des sources noirâtres, puissantes et subitement jaillies. Pour nous, il est toujours convulsif et houleux. Sur ces pentes, qui semblent nettes et solitaires, nous découvrons par-

tout l'ennemi, ses automobiles trapues et essoufflées, ses cavaliers lourds, ses travailleurs hypocrites, souillants et dévastateurs. Le Teuton est en désaccord perpétuel avec ce précieux paysage qui le rejette, le dévoile et le renie, qui le désigne comme un malade montre l'abcès qui le ronge.

*
* *

Le colonel de M..., qui vient, parfois, à mon observatoire, m'avait permis de déclencher le tir de nos batteries sur les objectifs importants qui pourraient m'apparaître. Il y a huit jours, une longue masse brune et sinueuse rampait sur une route mince, blanche et reculée. Je l'observais à la lunette, pendant que l'homme de garde l'examinait de son côté... Un même cri,

sourd et bref. Je prends quelques mesures sur la carte. Et, aussitôt, je jette au téléphone :

— Aux coordonnées X=... Y=... une troupe d'environ deux cents hommes descend sur Ch... Tirez. J'observe.

Un moment après, un ouragan d'artillerie s'abattait sur la relève ennemie... Ce soir-là, dans l'abri de mon ami L... nous avons vidé la bouteille de cherry-brandy qu'il gardait dans le fond de sa cantine pour les grandes circonstances. Et, l'œil vif et heureux, L... me disait :

— Dame ! mon vieux, ce n'est pas tous les jours qu'on en démolit tant que ça...

Où est le temps où le capitaine G... voyant déboucher les Bavarois à quinze cents mètres, avait une hésitation avant de commander son tir ? Il m'a avoué plus tard :

— J'ai éprouvé un instant de pitié immense en apercevant ces jeunes hommes agiles et res-

pirants qui allaient être massacrés et dont les existences ne dépendaient que de moi...

Cette perplexité honore le capitaine G... Toutefois je dois ajouter que sa batterie ouvrit un feu d'enfer sur la colonne ennemie, qu'elle anéantit. Depuis le capitaine G... a été grièvement blessé. Il est revenu mutilé, sur le front. Il a approfondi les méthodes de combat de l'adversaire. Il ne connaît plus ces scrupules.

*
* *

A être, depuis si longtemps, à l'affût, repliés et seuls, sur cette hauteur, nous avons acquis une perspicacité étrange, harcelante et aiguë. Nous nous connaissons profondément et savons bien ce que nous valons les uns et les autres.

Les nouveaux venus sont gênés par la flamme dure de ces regards. Des hommes les évitent quand nous descendons dans la plaine. On distingue trop bien et l'on juge, en souriant, les sentiments et les gestes des autres.

Les passions ordinaires, qui nous tenaient, jadis, ont perdu leur force et leur douceur. Les événements, les spectacles et les souffrances atteignent autrement nos âmes. L'instinct de chasse et de conservation, quelques idées précises et dépouillées, des sens purs, clairs et pénétrants nous habitent, et seuls, nous dirigent. Les détails des manifestations de la vie et de la mort ne nous arrêtent plus.

Nous avons jeté en commun nos personnalités anciennes. Et du fleuve de jeunesse et d'énergie qu'elles forment, nous avons retiré des individualités identiques, ardentes et simplifiées.

Regards vigoureux et perçants, avides de dé

pister, de traquer, de sonder les proies abhorrées et mortelles, pourrez-vous vous pencher encore sur d'humbles tendresses, sur des actions paisibles et faciles, sur des douleurs modestes et courtes, et vous voilerez-vous encore de larmes ?

*
* *

Cette force dynamique et magnétique du regard qui nous fait pressentir la place que va prendre un ennemi, qui le conduit au hallier et le contraint à son destin, cette glu lumineuse parfois nous inquiète et nous fait frémir nous-mêmes. Il semble qu'un sens mystérieux de divination ait ressurgi en nous. Je me rappelle avec angoisse que l'année dernière, en Artois, un grand lieutenant âgé, était venu à notre

poste d'observation, proche des lignes ennemies. Il portait un sombre costume démodé, avec une élégance aisée. Son visage amer, grave et résolu était barré d'une longue moustache argentée. Et, dédaigneux des balles et des éclats d'obus, il avait exposé, à découvert, sa tête aux tempes grises. Je lui fis remarquer qu'une témérité insistante provoquerait non seulement la mort des nôtres, — ce qui, somme toute, pouvait n'être pas considéré par lui, — mais aussi ferait détruire notre observatoire qui était excellent. Il me répliqua, hautain :

« Je suis ici pour accomplir ma mission. Le reste ne me regarde pas. »

Il se promena, encore fébrile. Mais il était devenu plus prudent. Sa physionomie énergique nous attirait. Son long cou flexible, cordé de vaisseaux saillants, dont un, surtout, pourpre et renflé, nous impressionnait, retenait nos yeux agrandis, je ne sais pourquoi... Trois

jours après, en me rendant à la batterie, par les boyaux, je m'effaçais pour laisser passer deux brancardiers qui portaient un blessé... Je me retournais et reconnus le lieutenant M..., inerte. Il avait au cou une grosse étoile sanglante.

Sans doute, il paraît absurde de tirer une indication de ce fait singulier. Mais certains animaux n'ont-il pas ce don tragique de pressentir la mort prochaine des êtres qui les entourent ? Et la guerre ne nous a-t-elle pas, au cours de quelques actes, rejetés aux ingénuités primitives ?

Toujours est-il qu'une crainte superstitieuse et baroque nous interdit depuis ce jour, de scruter avec trop d'insistance les visages qui nous sont chers...

IV

LA LÉPROSERIE

La jeune femme blonde me regarda, pensive.

— Si vous retournez à votre poste d'observation, me dit-elle d'une voix sérieuse et chagrine, arrêtez-vous à la maison qui se trouve à l'embranchement des routes de... et de... C'est la ferme que nous habitions avant la guerre... Elle est d'apparence moderne. Mais elle a ceci de singulier qu'elle a été construite sur l'emplacement et même sur les fondations d'une an-

cienne léproserie... Vous nous direz si l'artillerie ennemie ne l'a pas trop abîmée...

Quelques jours après, je passais devant l'étrange demeure, affaissée, croûlante, grise et rose... Les briques d'une partie de la façade ont roulé jusque sur le chemin et forment comme une intarissable coulée de sang... Des soldats habitent la métairie ruinée.

*
* *

Une attaque a eu lieu hier. Les prisonniers sont encore entassés dans cette maison dévastée. Ils ne se parlent pas. Méfiants, sombres, amaigris, ils s'observent et nous observent avec une sournoise frayeur. Un feldwebel, aux fortes moustaches rousses, aux yeux bleus, au nez de travers, écoute, dans une immobilité dé-

férente, ces paroles d'un lieutenant d'infanterie française :

— Votre diplomatie menteuse est la risée du monde entier. C'est fini : personne ne peut plus croire ce que vous dites. Vos dirigeants ont trop maladroitement affublé la vérité... Me comprenez-vous, monsieur Adolf ? Pour conduire un grand peuple, il faut un grand caractère... Mais vous n'êtes pas un grand peuple... Une bande d'esclaves, voilà ce que vous êtes... On respire la vérité, la liberté, chez nous ! Et, chez vous...

Les phrases de mon camarade m'arrivent, à présent, hachées par les explosions. L'ennemi recommence le bombardement de la route. On donne l'ordre de descendre dans les caves.

*
* *

Ce grand cellier, aux voûtes massives, aux parois blanchies à la chaux, ressemble à une

salle d'hôpital très ancienne... A la lueur clignotante des bougies, les physionomies blêmes et décharnées des prisonniers prennent une expression austère et souffrante. Leurs visages, aux paupières bridées, aux mâchoires lourdes, leurs mines chafouines, leurs corps anguleux et roides donnent l'impression d'une humanité inachevée, mal équarrie, poussée d'une bourrade hâtive jusqu'à notre siècle.

Soudain, une secousse fait vaciller les murs. L'explosion sourde d'un obus nous envoie une volée de pierres, de la fumée suffocante... Un projectile ennemi a crevé le lourd plafond du sous-sol. Quelques hommes sont jetés à terre et couverts de débris. On les relève, hagards. Par miracle, aucun n'est blessé. Les lumières sont rallumées.

*
* *

Nous nous retirons à l'autre extrémité du blanc souterrain. Mon regard brouillé prête des formes étranges aux êtres qui m'entourent... Et une sensation hallucinante m'envahit et bâillonne ma raison...

Il me semble que le monde est revenu à l'an mil ! L'obus ennemi qui a troué le plafond paraît avoir déchiré le voile du temps et rompu tout l'espace. Il a fait une blessure si vaste qu'elle traverse les siècles et leur intimité morte... Dans cette léproserie vétuste, tout le moyen âge ressurgit, comme une source noire jaillie du passé.

Dans un coin, je remarque des ossements humains, rangés en un tas, comme des bran-

ches noueuses ramassées dans la forêt. Quelqu'un les heurte du pied, par mégarde. L'amas funèbre s'écroule... Une onde de tremblement profond se communique jusqu'à nos fibres originelles. De très vieux sentiments nous agitent et nous reprennent. On respire l'atmosphère désespérante et lourde d'il y a mille ans. Les violentes misères physiques qui tenaillaient nos ancêtres griffent notre chair et la corrompent, comme si nous revivions en leurs corps épuisés et serviles.

Les prisonniers teutons, aux fronts sombres, se pressent les uns contre les autres, honteux et frissonnants, troupeau surpris par la tempête. Je suis frappé, de nouveau, par leurs masques terreux d'intrus réprouvés, leur sensibilité fruste et antérieure, la barre de leur rancune ténébreuse... Ils ont ressuscité, les serfs maudits, les « routiers » impies du moyen âge, ceux qui lèvent, sur la terre désolée, la famine, la

lèpre et la peste noire. Ils sont là, calamiteux et néfastes, et ils traînent avec eux toute la détresse médiévale.

Faut-il encore les parquer, ces lépreux dont le souffle morbide nous fait tressaillir ? Les longues années n'ont pas passé, le monde ne s'est pas renouvelé. Les décors angoissants d'il y a dix siècles me semblent actuels et familiers.

Nos hommes distribuent du pain et des conserves aux prisonniers, avec des gestes qui veulent être brusques et qui sont ordonnés, simples et presque pieux... Mes camarades m'apparaissent comme des châtelains, des écuyers, des roturiers et des manants, passionnés de charité et venus de la ville pour faire l'aumône aux lépreux farouches, aux pestiférés, aux criminels... Voici Astorg, le page ; Boniface, Robin, le tisserand ; Olivier, Robert, Didier, Odon, le taillandier, et Fulcran, l'orfèvre... Les captifs dévorent, taciturnes et gloutons, les provisions.

Nos soldats, en s'éloignant, continuent de regarder, avec une curiosité ardente, le groupe des prisonniers qui grouillent, dans l'ombre, ainsi que des grosses larves... On dirait que les nôtres se sont penchés sur un abîme, où s'agitent des damnés qui ont reçu des nourritures et des paroles de clarté...

Une pitié immense et vivifiante soulève les pierres vermoulues de cette ladrerie et remonte jusqu'à nos cœurs... Le temps et l'espace sont des notions perdues. (Durant quelques minutes, il m'est impossible de me les représenter.) Et, soudain, les corps, les objets se fondent et se volatilisent en nuages opaques et en poussières dorées... Ce qui subsiste, ce qui existe, d'une vie précieuse et nette, ce sont des sentiments doux et souriants, des idées chaudes et pures... La pensée s'est séparée de la matière et des appétits indignes.

*
* *

Le bombardement ennemi a cessé. Tous reviennent au rez-de-chaussée de la métairie. On rassemble les prisonniers pour les diriger sur l'arrière.

Je sors. L'air est froid. Une sentinelle, les mains croisées à hauteur du visage, semble élever une flamme mince et droite... C'est une baïonnette que l'homme tient au quillon et dont l'acier reflète le soleil couchant.

L'ennemi nous a envoyé tout à l'heure des obus au phosphore. Les trous qu'ils ont creusés commencent à scintiller étrangement. On dirait qu'ils ont éclaté dans une terre de diamants. Le cortège des captifs, encadrés de baïonnettes, gravit la route et se perd dans les champs obscurcis. Le soir descend sur nous.

VII

INSTANTS D'ORAGE

Un poste de 34 Allemands entouré de tous côtés refuse de se rendre. On leur tape à coups de grenades dessus, à coups de fusil. Un sous-officier allume un cigare pour narguer les nôtres. Il est abattu.

* * *

Un 305 est tombé. Il a traversé une maison sans éclater. Il a traversé une autre maison et y

a éclaté. Une soixantaine de chasseurs s'y trouvaient. Trente tués ou blessés. Gémissements et cris. Un chasseur est coupé en deux, au ventre. Il s'avance sur les mains, dans une traînée de sang, abandonnant la moitié de son corps, et crie, crie...

*
* *

Ce sont deux frères et leur cousin, fantassins qui ont été condamnés à mort. Ils sont montés d'abord à l'assaut et la troupe a occupé le petit village et chassé l'ennemi. Et, subitement, ils ont provoqué la panique...

On va les exécuter. Le cousin se tient bien. Il ne veut pas même de bandeau. Mais les deux frères...

Dans la pluie de balles, qui les accable, l'un crie, avec une angoisse terrible :

— Ne tuez pas mon frère !

Le sous-officier pleure, en leur donnant le coup de grâce avec un revolver qui tremble.

*
* *

Nous accomplissons une besogne mystérieuse et qui doit être grandiose... D'instinct nous sommes des exécutants précis, disciplinés. Si ce but n'était pas très noble et très vaste, nous ne ferions pas tout ainsi... Quand serons-nous assez dignes et assez perspicaces pour entrevoir les mobiles secrets de tant de violences imposées par le destin ?

*
* *

Je me suis demandé pourquoi tant d'orgueil forcené parmi nous. Certes, chacun de nous sent obscurément qu'il accomplit un devoir noble et mystérieux. Chacun encore — avec cette complaisance qu'on a pour soi-même, — se sait des beautés morales certaines. Mais la guerre est une atmosphère où entrent surtout en action les instincts violents, où règnent les besoins primordiaux, où fond le fard sentimental du civilisé...

Les beautés morales de l'individu sont le plus souvent cachées. Les tares s'agrandissent et paraissent, aux autres, plus fortes qu'elles ne sont... Et on enrage de voir que les grâces secrètes qu'on possède, dont on est fier, soient si difficilement perçues par les voisins, — qui distinguent surtout les défauts... De là, peut-être

le mépris des autres, l'estime passionnée de soi-même... Mais l'on trouve aussi des natures d'élite.

Pas rares, celles-là, et si pures, si vibrantes, d'une générosité de sentiments, d'une hauteur d'idées incomparables. Mais il faut chercher pour les découvrir...

*
* *

Les mots que j'ai le plus souvent entendus durant cette guerre, c'est

« Moi, moi, je, je... »

A propos de tout les gens vous jettent leur personnalité à la tête. La guerre dépouille son homme. Le naturel, avec ses défauts et ses qualités, se montre nu. Chacun vous colle

sous le regard son individualité. La passion de se montrer, de se mettre en avant...

Le lieutenant P..., attiré par l'aristocratie, me dit : « La politesse, c'est encore de la charité... Aujourd'hui on voit ceux qui ont une hérédité de courtoisie, des aïeux éduqués. Les autres arrachent leur masque fragile qui date de la dernière génération. Au lieu que les racés font découvrir peu à peu leur naturel exquis, se gardent de toute maladresse morale. Les premiers sont tous les mêmes. Des investigations émouvantes vous permettent de pénétrer peu à peu les seconds. »

Paroles excessives, injustes et souvent controuvées.

*
* *

Passé par le Bourget, Noisy-le-Sec, pour aller sur Verdun. On s'arrête deux minutes au

Bourget. Et dans le train, par la portière, on admire les silhouettes des monuments de Paris. Un rêve. La Tour Eiffel, le Sacré-Cœur, le Trocadéro profilent leurs ombres sur un ciel clair, clair. Ils sont comme bâtis dans la brume. C'est curieux cette apparence immatérielle... Et voici qu'ils nous quittent, peu à peu, comme à regret... Des cheminées d'usines, élancées, fines...

*
* *

A notre nouvelle position, à contre-pente. La petite route est piquetée par les marmites. Sifflements aigus, froissements soyeux, ronflements concentriques d'innombrables obus ennemis. On n'a pas enterré les chevaux tués sur la route. Un seul a été enseveli, par un 150. Il sort encore sa tête douloureuse, hagarde, et qui fait effort. Puanteur terrible.

*
* *

Je suis allé avec une voiture, à quatre heures du matin, prendre au magasin qui a sauté des madriers pour nos abris. Calcination. Murs écroulés. Planches brûlées, crevées. Incendie et ruine. Il reste encore de nombreuses bandes de balles pour mitrailleuses, des boucliers. On se dépêche ; la voiture n'est pas assez grande. Je charge un madrier sur mes épaules. Tous mes hommes font de même. En revenant, quelqu'un gouaille... Le capitaine m'approuve :

— Obéissez, le premier, aux ordres que vous donnez. Chez nous, c'est la meilleure manière de commander...

*
* *

Aujourd'hui nous attaquons. Pluie, neige et grêle. On enfonce dans la boue jusqu'à mi-

jambe. Après une préparation d'artillerie assez importante, nos fantassins s'élancent à l'assaut. Ils s'avancent plus loin que l'objectif désigné. Braves, braves gens ! On ne pensait pas qu'ils pourraient attaquer par un temps pareil. Nous entourons un bataillon boche.

Au moment où l'aspirant L... me demande des ciseaux et me dérange de la batterie, un éclat de 150 m'arrive dans le dos. Mes vêtements, mon gilet de soie font tampon. Je reçois un choc terrible, comme si on me donnait un coup de bâton, comme si on me le poussait dans les côtes avec une force formidable. Ça me fait une bosse au-dessous de l'épaule gauche, et j'ai le bras un peu paralysé.

Mais ce qui m'embête le plus, c'est de rester dans la boue pendant huit heures. J'ai les pieds complètement gelés, insensibles. Je garde l'éclat d'obus... dans ma poche.

*
* *

Avec une petite guimbarde, il portait chaque soir un tonneau d'eau jusqu'à la position de la batterie. Un obus est venu le tuer et a tué le cheval. La petite voiture est cassée, le cheval éventré. L'eau s'égoutte lentement par les trous du tonneau. Le conducteur a été descendu sur la route. Il y est depuis trois jours. Personne ne songe à le relever.

*
* *

Dans le ravin, derrière nous, un fantassin est couché la face contre terre. On le soulève. Il a le visage noir. Le petit cycliste crie : « Oh ! un nègre ! »

C'est un fantassin du °. Trois fusils autour de lui. Il a été touché, blessé à la tête et à la poitrine. Il a eu le temps de se débarrasser de sa toile de tente, de son fusil. Il a dû crier dans la nuit...

*
* *

On a dit au capitaine :

— Ne sortez pas en ce moment. On marmite le fort. Attendez.

— Tant pis, réplique le capitaine. Il faut relever les camarades, qui doivent commencer à s'énerver. Allons, en avant !

Il dit. La compagnie part. Un 210 tombe au milieu. Il y a trente victimes.

On a retrouvé la tête du capitaine quatre jours après.

*
* *

Les prisonniers boches sont pourris de vermine. Assisté à un interrogatoire. Plusieurs, tout jeunes, disent qu'ils se seraient rendus depuis longtemps, sans les « anciens ».

Un fantassin qui arrache la patte d'épaule d'un uniforme allemand trouve dessous un village de poux. Il la jette à terre en jurant de dégoût.

*
* *

Tous les soirs, au moment des attaques, on entend les cris angoissés, les hurlements délirants de blessés qu'on ne peut aller relever, tant la fusillade et le marmitage sont grands.

Et quelques-uns hier, voyant qu'ils mourraient, là, sans secours, affreusement placés entre ces deux rives de flamme, ont été pris d'une colère violente et mortelle. On entendait le cœur serré, trop lourd, les cris d'angoisse, les récriminations de ceux qui s'étaient tout entiers donnés, et à qui on ne pouvait prêter aucune aide...

— Barbares ! Misérables ! Nous laisser crever ainsi ! Barbares ! Sauvages !

Toujours ces mots reviennent. Chaque fois, il y a un homme honteux qui se rend à ces appels funèbres. Un crépitement de mitrailleuse. On ne le revoit plus.

*
* *

Le capitaine L... grand gaillard, à la chair heureuse, le regard franc et gai, malicieux,

l'homme qui n'a qu'à se louer des bontés de la vie. Adjoint à un grand chef. Toujours la chance !

Il a appris, hier, que le « frère de son beau-frère » a disparu, peut-être mort. La lettre qu'il a reçue était-elle si pitoyable ?

Un matin embrumé, de bonne heure. Le capitaine L... est venu en première ligne. Tout à coup il saute par-dessus le parapet, devant les fantassins ébahis, s'abat dans les herbes...

Il a rampé, le géant élégant, durant plus d'une heure, s'est approché entre les deux lignes de chaque cadavre, l'a retourné, a essayé de retrouver son parent...

Il est revenu, les vêtements tachés de sang et de boue, l'œil agrandi par l'horreur et la pitié. Il n'a pas vu celui qu'il cherchait.

Aujourd'hui il a repris son rire, son visage heureux, confiant.

*
* *

J'ai reçu, en sortant de ma cagna, un éclat d'obus qui a frôlé, en zézayant, ma tête et a égratigné mon oreille gauche... Ce n'est pas une blessure ! Mais depuis quelques jours je suis sourd de cette oreille gauche.

Pour prendre les communications téléphoniques, je tiens l'écouteur de la main gauche, contre l'oreille droite et j'écris de la dextre... Mon Dieu, se pourrait-il que sourd un jour, je n'entende plus, je ne reconnaisse pas ma grande amie, la musique, mon réconfort et ma consolation ?

Je plains, à présent, ceux qui n'aiment pas la musique, la vraie...

*
* *

Déjeuner chez le capitaine C... On mange dans un trou sommaire. Mais il y a des pancartes. On les change chaque fois qu'il en est besoin.

Et c'est : « Salon » ou « Salle à manger » ou « Fumoir »... et même « Salle de bains » !

Le cuistot porte à son cou une énorme croix de fer. Quand le colonel vient manger, il met béret et tablier blancs avec décoration. Quand c'est le commandant, tablier et décoration. Et lorsque c'est nous, modestement, il n'arbore que la « Croix de fer »...

*
* *

La cautèle, la fourberie, l'organisation, — cette organisation dont ils sont si fiers, — cette

logique dans le crime, cette longue et minutieuse préparation du vol et de l'assassinat, sont les caractéristiques essentielles de la folie.

Nous battons-nous contre des armées d'aliénés ?

J'ai été frappé par ces coïncidences : en Artois, l'ennemi occupait un bois qui portait ce nom : La Folie. En Picardie, dans la Somme, nos adversaires tenaient un autre bois qui portait également ce nom fatidique : La Folie.

Par deux fois nous avons attaqué les Allemands dans ces endroits. Assauts inouïs et profonds. Nous, peuple de la mesure, de la clarté, de la raison, de la pitié, nous voulions les sortir de ces bois de la Folie ! Malgré des prodiges héroïques, nous n'y sommes pas encore parvenus....

Un écrivain nordique trouverait, là, matière à un symbolisme circonstanciel et qui même,

pour nos esprits souriants, ne laisse pas d'être troublant et presque révélateur !

La guerre exaspère les passions. Cet élégant sous-officier est joueur. Quand il ne trouve pas de partenaires, il joue, seul, dans sa cagna, ou dans les maisons détruites. Le désir inassouvi de l'aventure... Ici, il a dans ses gestes, une force plus âpre que lorsqu'il jouait dans les cercles somptueux. J'imagine qu'il a dû se jeter à l'assaut, lancer sa vie, sur la prairie, comme une grosse somme sur le tapis vert. Et il a perdu...

*
* *

Enfin, j'ai pu réunir quelques idées originales, quelques images qui me semblent inédites et justes.

Déjà, j'ordonne les harmonies verbales, j'assemble les phrases futures...

Mais une idée banale d'un camarade, plusieurs idées banales... Elles dominent avec fracas... Et mes pensées fuient comme des élégantes outrées, apeurées... Il m'est difficile de les rechercher...

VIII

UN MARMITAGE

Rien ne faisait prévoir ce bombardement de notre position. Nous avions déjà reçu un nombre respectable d'obus ennemis. Mais le tir était incertain, dispersé.

Très tôt dans la matinée embrumée, quelques salves arrivèrent, régulièrement distantes. Un avion ennemi « réglait » sur nous. Puis les explosions cessèrent. La journée était claire et heureuse.

Les arbres jeunes et feuillus jouaient, en se balançant avec le vent léger. Agiles et graves les canonniers chargeaient les pièces, pointaient, tiraient avec une assurance méthodique et forte. L'observateur avait annoncé que nous avions mis le feu à la batterie ennemie que nous avions pour objectif. Et nos hommes, qui savent être silencieux, continuaient, sans s'émouvoir, d'envoyer leurs projectiles dévastateurs.

*
* *

A une heure de l'après-midi arrivent les premières salves du marmitage. L'aspirant se dresse, au milieu de sa batterie, et crie :

— Cadence rapide. Pour un obus qui arrive, envoyez-en deux !

Les servants, avant même que le projectile

ennemi éclate, répondent au feu de l'adversaire.

Et alors, c'est une vision d'une grandeur tragique et passionnée. Des obus de tous calibres pleuvent sur nous : du 105, du 130, du 150, du 210. Quatre hommes sont blessés. Pendant qu'on les transporte, sous la mitraille, au poste de secours, un brancardier reçoit un éclat d'obus dans le bras et continue de soutenir le lourd fardeau, sans paraître s'apercevoir qu'il a été touché. Ce n'est que le lendemain qu'il daigne se faire panser.

Un autre blessé, le visage âpre et sanglant, s'écrie :

— Très bien, les Boches ! Triplez la dose !

Leurs âmes sont si serviles, là-bas, que par je ne sais quel magnétisme, l'ordre paraît leur être parvenu... Et le bombardement redouble d'intensité.

On dirait que le sol est un plancher sonore

que de gros géants maladroits martèlent de leurs bottes aux talons ferrés. On dirait que les gros géants veulent piétiner les hommes, les cagnas, nos canons élancés et fins... Que les coups sont mal donnés ! Ils frappent, frappent toujours à côté. Colère lourde et stupide. Notre batterie continue de hurler, irréductible.

*
* *

Le commandant H... est descendu chez le major. Il interroge les blessés.

Le maître pointeur R... lui répond :

— Je craignais d'être blessé ailleurs qu'à mon poste de combat. Mais j'ai été touché pendant que je pointais ma pièce...

Ah ! les admirables gens ! Le personnel de

notre groupe, simples et lents paysans du Centre, — vit et agit ici, avec un héroïsme dépouillé d'emphase et de littérature, familier, et pour ainsi dire, modeste.

Nous revenons au poste de commandement de notre chef d'escadron, à cinquante mètres des batteries. Le marmitage tonne toujours.

Tout à coup, deux soldats se précipitent dans l'abri. Ce sont les sapeurs de notre poste radiotélégraphique. Un obus de gros calibre a éclaté contre leur cagna. L'un des deux hommes est sourd et hébété. Je lui verse une rasade. Il boit. Nous voulons l'égayer. Il ne sourit pas. Il ne comprend plus. Son camarade explique :

— Voyez-vous, C... avait une ouïe trop délicate... Elle est brisée... Son oreille était si fine, si musicale, qu'il recevait et distinguait les sonorités les plus ténues de la T. S. F.... C'est dommage...

C... nous regarde avec de grands yeux candides.

— Est-ce que ça tombe encore ? interroge-t-il.

Tous le rassurent.

— Mais non, mais non

Au même moment, deux projectiles éclatent devant notre porte. Leurs flammes sont longues, longues, dirait-on, comme la chevelure d'une comète...

*
* *

Le soir va tomber. Il est six heures et demie. Notre cuistot a déserté sa frêle cabane. Nous ne savons où il s'est abrité ! Il faut cependant dîner. Le jeune lieutenant L... et moi décidons de mettre la table. Nous avons quelques provisions.

La bataille a repris, violente, à notre gauche.

On entend la canonnade lointaine, comme un tonnerre ouaté...

A sept heures, le marmitage cesse. La lumière que l'on allume nous paraît vacillante et grise. Nos rétines sont encore éblouies par les dures clartés des explosions.

IX

LA MEUTE D'ACIER

Le capitaine G..., qui avait été grièvement blessé à la fin de 1914, est revenu, il y a trois jours, prendre le commandement de sa batterie.

Il déguise avec une coquetterie soigneuse la boiterie de sa jambe droite et porte avec une grâce si heureuse et si désinvolte le ruban rouge de sa Légion d'honneur, qu'on dirait qu'il arbore une rose écarlate, donnée par je ne sais

quelle amante et dont le parfum lui procure une griserie incessante et légère. Type exquis de notre officier, à qui Dumas père eût prêté ses aventures les plus généreuses.

Trois heures après le retour de notre capitaine, l'ennemi a pris notre batterie pour cible. Un aviatik vole très haut, au-dessus de notre position, et règle par télégraphie sans fil le tir des pièces allemandes.

Le capitaine G... donne aux hommes l'ordre de se terrer.

Les observateurs germains vont un peu vite en besogne. Leur tir est long de cinq cents mètres. Une heure après leur réglage, ils nous envoient un nombre imposant de gros obus. Un de nos sous-officiers est tué. Il n'a pas voulu regagner sa cagna. Nonchalamment adossé à un arbre, il se faisait raser, pendant cet assourdissant bombardement, par un coiffeur improvisé. Le barbier est lui-même blessé, ainsi que

l'homme qui venait, sans se presser, lui apporter de l'eau. Nos abris et nos pièces sont intacts. Un champ voisin de betteraves, aux panaches trop verdoyants, a été ravagé...

Le capitaine G... s'approche de moi. Furieux, sombre, méconnaissable, il me crie :

— C'est fantastique ! Voilà que l'état-major m'interdit de riposter à ces gueux ! Nous connaissons parfaitement l'emplacement de la batterie qui vient de nous « marmiter ». Et le commandant me défend de lui répondre, sous prétexte que je ne ferais que préciser notre position... Il faut que nous donnions à ces cocos-là l'impression qu'ils ont anéanti la batterie ! Je ne comprends rien à cette nouvelle guerre ! Vous rappelez-vous les premiers mois de la campagne ? Ah ! les répliques ne se faisaient pas attendre... On se battait mieux !

— On se battait autrement.

— Vous vous souvenez de cette artillerie boche que nous avons démolie, le jour où j'ai été blessé...

*
* *

Et nous évoquons ces heures victorieuses, comme si, par cette suggestion, leur souvenir pouvait susciter un nouveau triomphe...

Nous avions pris position sous des pommiers rabougris, tordus, et dont les branches, qui traînaient, lassées jusqu'à terre, nous masquaient à merveille. Le combat avait été d'une violence farouche. Mais la journée était si belle que les cadavres, eux-mêmes, qu'on n'avait pu encore ramasser, semblaient garder une félicité étrange... Et, tout à coup le capitaine commande :

— Garde à vous !

Là-bas, à deux kilomètres, nous voyons un troupeau de nains glauques ramper dans les hautes herbes. Ils poussent des canons sombres devant eux, obstinés et bizarres, s'enfoncent dans la forêt. Six pièces de 77 sont ainsi placées, en face de notre batterie, à la lisière du bois.

Nous ne bougeons pas. Un silence lourd, angoissé : on les laisse s'installer. Le capitaine nous envoie ses ordres sur de petits bulletins... Alors nous ouvrons un feu foudroyant. Une de nos sections vomit ses obus explosifs sur le matériel ennemi, l'autre débouche des obus à balles et allonge le tir sur les fuyards... On entend parmi les explosions, des hurlements lointains. Nos hommes rient d'un rire long et fou.

*
* *

Le capitaine a repris, aujourd'hui, sa physionomie claire et avenante. Ce matin, de bonne heure, nous avons, à notre tour, réglé sur les grosses pièces qui nous ont bombardés, il y a trois jours. Deux de nos avions observent les effets du tir, qui touche à sa fin.

Les bèches des canons sont enfoncées profondément dans le sol, auquel les pièces sont si bien liées qu'on dirait que c'est la terre même, notre terre de France, qui déverse sur l'ennemi, par ces longs tubes grisâtres, la flamme vengeresse et la mort. Les servants vivent depuis si longtemps avec leurs canons qu'ils ont la même grâce oscillante, et ils ressemblent à des auto-

mates rapides, souples et précis. Les gestes du chargeur ont l'élasticité violente et soumise de la pièce qui recule sur les glissières du frein. Fixe unité d'organes multiples et harmonieux.

Le capitaine me dit :

— J'avais tort de récriminer le jour de mon arrivée. Je comprends, maintenant, ce masque de persévérante âpreté que cette longue guerre a collé sur le visage de nos soldats, leurs patients efforts, leurs répliques retardées.

« Nous avons cru, nous autres, qui avons lutté les premiers mois de la campagne, que nous ne verrions pas de plus hauts spectacles de sacrifice humain. Mais non. C'est aujourd'hui qu'il est beau de combattre et d'oser. Après plusieurs mois de guerre, seules, les grandes âmes ne sont pas rassasiées. Ceux dont la furie dure et qui allient la ruse actuelle à l'audace ancienne sont les premiers des hommes. La réalité poignante, qui brûle depuis si long-

temps leurs regards, n'a pas découragé leur ambition glorieuse. On reste confondu devant cette abnégation qui se fait subtile, devant cet héroïsme tenace que n'entame pas la conscience glacée par tant de visions de férocité et de mort... D'une race comme la nôtre, nous pouvons tout espérer. »

La batterie s'est tue. Les servants sont rentrés dans leurs abris. Le capitaine caresse, de sa main gantée, l'échine effilée et ardente de nos canons, qui tendent perpétuellement leurs museaux fumants vers l'ennemi. Grand veneur qui flatte ses lévriers d'acier, toujours en arrêt.

L'AMOUR

X

NOTRE AMIE LA MUSIQUE

Notre corps est au repos depuis une quinzaine de jours, dans un village ensoleillé, qui appuie doucement ses contours tendres contre le cœur palpitant d'une forêt.

Les unités, déliées par la bataille, sont déjà reconstituées, fortement renouées. On oublie la misère et la dureté. Un sourire, heureux et mouillé, s'estompe au coin des bouches pâlies.

On se regarde avec une joie neuve. On s'ad-

mire. On se reconnaît. On s'aime. Dix fois par jour, on serre les mains des camarades retrouvés. Mes amis, vous avez des tendresses poignantes, des générosités brusques, une allégresse enfantine et claire que nous ne soupçonnions pas là-bas, dans ces paysages de fureur et de mort.

Car, être soldat, c'est être le glaive nu. C'est se dépouiller d'illusions, étouffer ses souvenirs. C'est se garder pur, fort pour un devoir saint, pour un sacrifice âprement consenti. C'est se faire aride, puissant et juste. Ame farouche et désertique, d'où se retirent les prestiges et les jeux, les arts et toutes les grâces brillantes et paisibles des sociétés humaines.

Je revois, dans une évocation soudaine et brouillée, la violence sèche et serrée de tous nos actes, pendant la longue tourmente... Nous avons passé cinquante-sept jours au nord de

V... alors que la bataille faisait rage. Et, à aucun moment de cette période, je n'ai entendu un de nos hommes fredonner un refrain, ni siffler une complainte. Ils riaient parfois dans le tumulte, échangeaient quelques réflexions gaies ou malicieuses. Ils ne chantaient pas.

Et voici que, dans ce coin verdoyant où le grondement des canons s'espace et s'atténue, nous avons retrouvé la grande amie délaissée : la musique.

Sur un piano, fatigué et vieillot, notre commandant a joué du César Franck, du Bizet et du Mozart.

Demain, au village voisin, nos camarades du ° d'infanterie donnent une séance de musique de chambre.

Le visage rayonnant et mystérieux de la musique, se penchera plus longuement sur nos cœurs.

*
* *

Nous sommes venus à pied sans nous presser, par la route blanche et sinueuse. Mais nous sommes en avance d'une heure. On attend devant la porte.

Le concert a lieu dans le grand préau gris de l'école primaire. Une scène a été dressée sur laquelle est planté un décor naïf. Programme de choix : « le dixième Quatuor » de Beethoven, la « Sonate » pour piano et violon de César Franck, le « Poème » de notre grand et douloureux ami Gabriel Dupont. Public original, palpitant et bariolé : le colonel du [illegible]e d'infanterie et son état-major ; un commandant de tirailleurs, au visage amenuisé, parcheminé,

coiffé d'un fez écarlate ; des officiers d'infanterie, mélancoliques et discrets ; des cavaliers aux attitudes élégantes ; des soldats noirs des Antilles et de la Réunion, à la démarche noble, au regard noyé de nostalgie ; des artilleurs, quelques médecins ; et puis des fantassins, jeunes, âgés, entassés sur les bancs étagés. D'aucuns ont grimpé sur le rebord de la vaste baie et leurs silhouettes opaques et pathétiques se détachent sur la clarté bleuâtre des fenêtres comme des images de martyrs sur un vitrail d'église.

Les premières mesures du « Quatuor » beethovenien s'élèvent dans le silence attentif et le lourd recueillement de l'assistance soumise. Exécution impeccable et fervente par les soldats artistes, qui semblent gênés dans leurs uniformes trop justes, usés, déteints. Mais on ne pense plus aux bras longs, engoncés dans les manches trop courtes du fascinant violoniste.

Les phrases chargées de sérénité et d'amour, se développent, emmêlent leurs correspondances savantes, opposent leurs balancements scintillants, se perdent et se retrouvent dans leurs divergences fidèles. Un flot immense de douceur a submergé les âmes. Les regards brillent de la splendeur d'une aurore entrevue, d'un pressentiment de belles heures prochaines...

Court entr'acte, durant lequel le lieutenant P..., transporté, me dit :

— C'est entendu, nous reprendrons l'Alsace-Lorraine.

— Mais je demande aussi qu'on annexe... Beethoven...

— Et Wagner ? demande quelqu'un.

— Ah ! non, il est trop teutonique...

La voix chère du violon plane, de nouveau, au-dessus du clapotis et des tintements du piano. La « Sonate » de Franck, grave et ingénue, d'une plénitude admirable, sourd, coule et

s'enfle, comme une eau limpide jaillie de la terre. Nous sommes accordés à cette harmonie juste et pure. Ce que nous avons de meilleur et de sain remonte en nous, s'éploie et chante avec cette mélodie candide. Les hommes qui écoutent ici, ont repris le fort de Douaumont. Ils ont vu tomber tant de frères ensanglantés ! Ils ont vécu sur un océan de meurtre et de férocité ! Et les voici comme un peuple d'enfants vertueux...

Enfin, ce sont les modulations romantiques, alanguies et tourmentées, du « Poème » de Gabriel Dupont. Cher et tendre Gabriel, qui avez été si vite ravi à notre amitié. Comme vous seriez troublé, si vous pouviez encore nous voir, groupés autour de votre œuvre, dont la beauté survit à votre fragilité. Vous effacez sur les visages de nos hommes, cette résignation farouche, cette fatigue têtue, cette rêverie funèbre et sans espoir. Soyez béni, dans votre tombe en-

core fraîche, de nous apporter, ce soir, la grâce consolatrice de vos chants harmonieux, souples et odorants, qui nous prennent comme des bras qui laisseraient tomber une gerbe de fleurs, avant de nous étreindre.

*
* *

Nous repartons pour notre cantonnement, heureux, meilleurs, comme des pèlerins pensifs et pardonnés. Une silhouette longue et rapide bouge sur la route... Le jeune et soucieux lieutenant L... accourt à ma rencontre :

— Vite, vite, mon vieux... Nous recevons l'ordre de faire mouvement, cette nuit. Dé-

pêche-toi de boucler ta cantine. Tu précèdes la colonne. J'ai dit à ton ordonnance de seller ton cheval pour deux heures...

Je hâte mes préparatifs. Mon manteau, ma jumelle, mon porte-carte, mon revolver, à la lueur vacillante d'une bougie... Très gentiment, L... m'aide à emballer mes affaires. J'essaie de dormir une heure... Il faut déjà s'en aller... Je saute à cheval... de douces sonorités tintent encore à mes oreilles... Et tout s'éteint. Mon cœur est sec, ma tête vidée de souvenirs. Adieu, tiède et amollissante musique ! Mais j'éprouve une gêne confuse, un peu de honte ! C'est comme si j'avais laissé une amie endormie au village, une amie que je n'aurais pas réveillée pour lui dire au revoir... Je crains d'être en retard. Nous trottons dans le vent nocturne et glacé.

Le langage secret et passionné de la musique a tant de noblesse et de mystérieuse générosité qu'il pourrait bien traduire seul, pour les temps prochains, la grandeur obscure des sacrifices de nos combattants et tout le violent spectacle qui hante nos regards.

Mais quel musicien interprètera l'abdication, la résignation farouche de nos hommes, leur mission hautaine et qu'ils ignorent eux-mêmes, leur délire qui s'acharne, leur courage, humble ou énivré, leur dédain, consenti ou forcé, de la mort et du bonheur.

Mon subtil ami Vuillermoz nous indiquera-

t-il pour cette tâche un compositeur indiscuté ?

Ce musicien ne pourra, de toute évidence, être que très moderne, de tendances avancées et audacieuses.

C'est qu'il faudra renoncer à la formule périmée de l'héroïsme de jadis. Plus de cuivres, ni d'hymnes joyeux et bien cadencés. Mais un chant profond, lent, décidé et défait, aux harmonies graves, patientes, brouillées, disparates, tantôt vastes et tantôt épuisées.

Qui rendra cet air battu par les sonorités brutales, la clameur prolongée des canons, le zézaiement grêle des balles comme celui de la mandoline, l'écho répété, balancé, de l'obus qui saute par dessus le vallon, le vrombissement des moteurs et puis ces harmonies tournoyantes, étouffées, parfois ce court silence mortel, parmi les halètements des hommes qui ont dit adieu à la vie ?... Qui, enfin, retracera le désordre vibrant et chaotique d'un combat, et

tout autour de nous cette fin de monde, — ou ce commencement, — ces horreurs originelles, parmi le hurlement des grosses pièces, qui rappellent les monstres antédiluviens, les mammouths et les plésiosaures ? Qui osera redire, d'une voix juste, quelque épisode de ce trouble cosmique ?

XI

AMES LIMPIDES

On prête aux gens de France, une trépidation verbale et vitale qui ne s'accorde plus avec l'observation d'aujourd'hui. Nos hommes aiment le silence. Ils sont habitués à vivre ensemble depuis si longtemps et les événements qu'ils voient sont si grands qu'ils jugent peut-être les paroles inutiles et les idées vaines.

Ils parlent peu. Ils pensent peu ou s'efforcent à ne plus penser du tout... J'ai constaté bien

souvent cette stagnation de l'esprit et de l'imagination chez les plus lucides et les plus ingénieux.

Sans doute la fatigue de comprendre, la douleur de se sentir étranger aux joies anciennes.

On peut y voir une autre explication. Un homme ne connaît sa place dans le monde que par les contrastes et les rapports qu'il marque et pèse autour de lui. Une vie est d'autant plus significative et plus riche qu'elle découvre plus d'affinités et de réactions diverses et reculées.

Comment un soldat peut-il établir ces correspondances et ces disparités qui augmenteraient et préciseraient sa propre pensée ? Si loin qu'aille son regard dans ces espaces restreints, il ne distingue que la guerre, que des soldats qui agissent et pensent comme lui. Et à la limite de cet horizon étouffant, la mort... La conscience se sèche et se défait. Il ne reste

qu'une personnalité ordonnée, réduite à un schéma familier et strict. La lourde mémoire s'engourdit. Et c'en est fait. En l'âme tout est limpide et sans profondeur, inodore et docile, une eau répandue sur un vaste espace... Le soldat s'est glissé dans son uniforme mental.

XII

DANS LES RUINES DE L'ABBAYE

Au colonel G. Huin.

Cette matinée dominicale est douce et voilée comme une convalescente. L'air est encore vif, le vent aigre. Mais déjà le printemps apparaît, furtif, dans le décor usé de l'hiver. Je ne sais quoi de candide et de meilleur s'agrandit en nous. La lutte s'est tue, pour une heure.

Nous nous rendons à la messe. Elle va être dite dans une chapelle souterraine. Les lampes

à acétylène trouent de leurs lumières clignotantes, la pénombre des corridors. Des couloirs sinueux et profonds ont été creusés dans la pierre par des ancêtres inconnus.

Après une marche trébuchante de dix minutes dans l'obscurité des cavernes, on arrive à une sorte de carrefour où se dresse l'autel, orné de lierre et de branches de sapin et que des mains ingénues et patientes ont taillé dans le roc. Quelques piliers trapus, rudement découpés, érigent péniblement leurs masses de cariatides informes.

L'aumônier d'infanterie déroule déjà, d'une voix grave et triste, les pieuses litanies dont la mélodie éteinte fuit dans les caves résonnantes.

Dans le fond se sont massés nos hommes. Leurs physionomies hâves et farouches ont perdu leur âpreté. La lumière bleuâtre des lampes éclaire, de-ci, de-là, un front ridé, des yeux ardents ou mouillés sous des sourcils en

broussaille, des bouches naïvement entr'ouvertes... Quelques-uns disent leurs chapelets ; on entend les chocs légers des grains.. Les forts et les hardis ont dépouillé leur violence...

L'aspirant L... me jette en sourdine :

— Mon vieux, on se croirait au musée Grévin... Les premiers chrétiens dans les catacombes...

La vision peut davantage troubler la mémoire. Les colonnes courtes et renflées qui soutiennent le plafond de pierre ou s'adossent aux voûtes noires et basses semblent les pilastres des souterrains d'un palais fabuleux de Babylone ou de Ninive... Les combats ont donné tant de noblesse à nos hommes que je retrouve dans leurs poses le rythme imperturbable des guerriers des bas-reliefs assyriens...

*
* *

Et, d'autre part, ces paysans, ces ouvriers et ces pauvres se sont groupés, d'instinct, avec une harmonie infaillible. Quel Véronèse crépusculaire, éteignant l'éclat de sa palette, peindra ce nouvel épisode évangélique dans son ensemble étrange et majestueux ?

Je ne sais rien de plus poignant que le spectacle de ces gaillards velus et râblés, qui voyagent dans toutes les horreurs, toutes les atrocités et redeviennent subitement humbles et soumis comme des prêtres.

Ils prient, là, éperdus d'adoration, accablés de pieuse mélancolie. Ils tendent leurs âmes frustes, déliées de toute impureté, avec des gestes généreux et misérables.

Mon Dieu ! Ayez pitié d'eux, ayez pitié de moi... Détresses et misères semblent s'amonceler devant l'autel et prendre feu. Et lorsque l'office divin est terminé, nous nous retirons, meilleurs et guéris par la mystérieuse et vive clarté...

*
* *

Nous quittons les cryptes sombres et silencieuses pour remonter au jour.

Il semble qu'on soit passé dans une autre planète. Les obus se brisent là-bas, avec un bruit creux de vastes futailles vides, violemment heurtées. Des caissons retentissent et, menés au galop, descendent les chemins tortueux et dé-

foncés. Des files de fantassins disparaissent dans les tranchées serpentines. Et, en bas, des soldats creusent, dans un cimetière improvisé, deux fosses pour des artilleurs, dont les cadavres sanglants sont recouverts d'une toile de tente...

Le commandant H... m'a invité à déjeuner. Il s'est installé dans un cloître abandonné dont les murs, vétustes et sacrés, sont troués, crevassés, ravagés par les canons ennemis. La salle capitulaire est, seule, intacte. C'est là que la table est dressée.

Le village d'une beauté encore si émouvante, dort sur une hauteur. Les Allemands se sont acharnés sur l'église admirable, dont les grandes tours, chaque jour bombardées, dominent toujours l'horizon. Ces rues montantes, encombrées de maisons anciennes en ruines, ces sanctuaires ravagés, parlent à l'âme et l'emplissent d'images bibliques disparues.

Pour un peu, on se croirait dans une Jérusalem assiégée par les barbares.

Le repas est simple... Nous ne sommes que trois : le commandant, son adjoint A... et moi. Le chef d'escadron nous parle des destinées de la patrie.

Mais un fracas assourdissant fait trembler la maison. Le cuistot, coiffé d'une casquette de soldat anglais, se précipite dans la salle :

— Mon commandant, s'écrie-t-il, deux gros obus viennent de tomber à côté de ma cuisine et la poële, avec les frites, est disparue...

Le commandant H... n'a pas bronché. Paisible, sérieux, lentement, il dit :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez pour apporter le fromage ?

Et il s'excuse de m'offrir un déjeuner si frugal.

XIII

A LA POINTE DU JOUR

Un tintement aigrelet du téléphone et on se précipite à l'appareil. Une voix lointaine nous jette brièvement : « L'ennemi attaque. Déclenchez le tir de barrage. »

Aussitôt tous les servants sont à leur poste. La nuit s'éclaire d'éclatants tourbillons de flammes qui roulent sur les crêtes imprécises. Des fusées blanches, vertes, rouges, sillonnent le ciel ou s'éparpillent en gerbes muticolores et

lumineuses. Les canons vomissent leurs feux et ressemblent, lorsqu'ils reviennent en batterie, à des gorgones en furie, insatiables et enivrées. Détonations et explosions se confondent. On dirait une galopade affolée de monstres pesants sur de vastes plaques retentissantes. D'innombrables obus ennemis trouent l'air avec des froissements soyeux et crissés, des sifflements plaintifs et prolongés, des ronflements lourds et des crépitations assourdies.

Les pieds glacés et plongés dans la boue grasse et gluante, je transmets les ordres du capitaine, qui commande bientôt :

— « Ralentissez la cadence. L'attaque est repoussée... »

Nous ne répondons, maintenant, qu'aux coups que nous recevons... Et jusqu'au matin nous continuons le tir.

*
* *

Voici que l'ombre s'est peu à peu éclaircie. Une clarté diffuse et grisâtre de commencement de monde envahit l'atmosphère. Un mince tapis de neige recouvre les terres bouleversées. Et la brume et la fumée comblent les ravins profonds. Je regarde nos hommes : visages durs et farouches, que le froid bleuit et que la fatigue creuse. Aucune pensée amollissante. Les cœurs sont fermés au souvenir.

J'ai autour de moi une troupe d'automates étranges et je me crois tombé dans je ne sais quelle planète à la Wells...

Et c'est ainsi depuis deux mois. A aucun moment la bataille n'a perdu de son intensité. Jour et nuit le combat se prolonge sans répit.

Nos hommes sont admirables de ténacité et de courage. Jamais énergie plus pure, plus véhémente n'a coulé dans les veines françaises. Un mur humain, plus fort que la pierre et le fer, barre la route à l'envahisseur. Ces soldats habillés d'un bleu clair, zébré de boue blonde, sont le ciel et le sol de France en action. La terre mouvante et l'azur léger de la patrie ont fait surgir à leur image ces défenseurs invincibles qui sont faits d'un morceau de notre glèbe et d'un morceau de notre firmament.

*
* *

Le paysage se lève doucement et rejette le voile de brouillard. Les cimes dépouillées des

arbres squelettiques pointent dans les vallons fumeux.

Est-il vrai que nous soyons entrés, depuis un mois, dans la saison printanière ? Ici, l'herbe ne pousse plus et les bourgeons refusent d'éclore sur les branches flétries. Tout garde encore l'aspect sévère et ensommeillé de l'hiver. On songe au vers désespéré de Baudelaire :

Le printemps adorable a perdu son odeur !...

A notre gauche les casernes de la ville sont en feu. La flamme agrandie éclabousse l'horizon embrumé. Et l'on dirait une vaste tapisserie persane, frangée de gris, secouée par le vent...

« Mon lieutenant, vous n'êtes pas blessé ? »

C'est G..., le chef de la seconde pièce qui se précipite sur moi. J'ai reçu comme un coup de pioche à l'épaule gauche. Je me tâte. Rien.

Mes vêtements ont fait tampon, l'éclat a rebondi sur l'étoffe sans la traverser.

Mais un autre obus éclate devant la quatrième pièce. Un cri. Des murmures. Nous avons cinq blessés. Pas de mort. Le capitaine accourt. Il examine sombre, les petites plaies sanglantes. « Rien de grave » déclare l'infirmier.

On panse vivement les éclopés. Et, se détachant sur la lumière héroïque du matin, quelques silhouettes ombreuses et tordues, s'éloignent dans l'aurore revenue...

XIV

RAYONS DANS L'OMBRE

Se peut-il que l'image d'un fils, d'un père, d'un amant revive si profondément dans celles qui restent? Combien en voyons-nous qui errent, hagardes, étrangères et en qui semblent avoir ressuscité ceux que la guerre a ensevelis... Grande famille d'hallucinées, aux sensibilités trop vibrantes, êtres doubles et doublement malheureux, âmes farouches qui vous obstinez à reprendre à la mort un souvenir

étrangement vivant, vous gardera-t-on la pitié fervente qu'on vous doit, pendant les années qui vont suivre ? Oh ! comme on voudrait ne pas mourir, ici, quand on vous évoque... Mais nous vous oublions, vous qui n'oubliez pas.

*
* *

En vivant dans l'atroce quotidien, on acquiert une tremblante délicatesse, une pudeur sentimentale insoupçonnées, que recouvre une simplicité brutale.

*
* *

Durant les mauvais jours, nous vient, peu à peu, un hébétement lassé, une indifférence lourde à la matière, aux formes placées autour de nous. La conscience se déchire ou s'aère et on sent un horizon brouillé se révéler, des perspectives d'avenir s'ouvrir à notre terne regard... On est moins ému par l'aspect précis des choses et des êtres et davantage par je ne sais quoi qui vibre sous eux, par le mystère qui les entoure et s'illumine, par leur prolongement psychique, dirait un philosophe... On ne distingue plus le passé, ni le présent. L'âme se tend vers l'avenir. Peut-être, un peu de clarté vraie nous pénètre-t-elle...

*
* *

Mon meilleur ami d'ici est le tout jeune lieutenant L... Sous son aspect de petit « taupin » il cache une âme raisonneuse, froide et vieille comme le monde. Il a des yeux aigus, aigus et qui vous découpent un homme avec une rapidité gouailleuse et déconcertante. Et une façon à lui de toucher les plaies les plus secrètes qui est de l'art ! Parce que je lui connais de la finesse, il me plaît moins quand il veut paraître hautain. On le croit cruel. Il travaille bien et beaucoup. Et il se défie de sa vive sensibilité comme d'une ennemie. J'ai connu des heures tragiques, où il m'a dévoilé une âme exquise et dévouée. Qu'il en soit remercié, ici. Un jour qu'il a été blessé à la tête, j'ai compris que je l'aimais comme un frère.

*
* *

Le petit sergent rasé, que la division m'envoie comme observateur, est loquace, élégant et autoritaire. De ses discours nombreux débités avec un scepticisme souriant, j'ai retenu ces paroles :

— On ne considère pas assez que la guerre moderne est, avant tout, un drame de théâtre !

Les Allemands paraissent le comprendre, eux qui intitulent leurs fronts, dans leurs communiqués : « Théâtre occidental », « Théâtre oriental »... Leur kaiser m'apparaît comme un véritable entrepreneur de spectacles, — de spectacles tragiques, s'entend... Troubler l'adversaire, l'abrutir d'émotion et d'épouvante voilà la

question. Très sincèrement, quand, aux dernières attaques, je suis monté, en tête de ma section, sur le parapet, j'ai eu l'impression de me trouver sur un plateau scénique... Nos cris, les explosions de nos grenades ont davantage troublé l'ennemi que les pertes que nous lui avons infligées. On ne tire pas assez parti de nos grenades qui éclatent avec un bruit formidable. Utilisons-les exclusivement avec les obus. Pour avancer, il faut ahurir l'adversaire par un vacarme horrifiant... Ce qui est curieux c'est que, pendant un combat, on prend sans effort et comme d'instinct, des poses outrées de tragédiens naïfs... Du théâtre, mon lieutenant !

— Du théâtre shakespearien, mon petit, et où, tous les héros de la pièce sont tués au dénouement, du « théâtre vécu », où l'on meurt...

LA MORT

XV

REFLETS DU GLAIVE

C'est le maréchal des logis Lebel qui a été tué le premier de notre unité. Un visage rude, des yeux bleus et lourds, de longues moustaches blondes. Gouailleur, joli garçon, interpellant les paysannes. Et aussi, je crois, timide. Trente-neuf ans. Marié à une femme très belle, me disait-on avec convoitise. Dur avec les hommes, exigeant pour le service. Un bon chef de pièce. Rogue ou nonchalant devant ses supérieurs qui

n'avaient pas pour lui beaucoup de sympathie.

Le 14 mai, au soir, après un mois et demi de rapports quotidiens, j'ai pu entrevoir un peu de son âme... Il pleuvait. Ciel sombre. En me glissant, sous la tente, je l'ai trouvé pleurant. Il écrivait une lettre... On le disait rude, le cœur fermé.

— Triste guerre ! murmura-t-il. Mon père est mourant et je ne peux pas aller le revoir... Si je pouvais l'embrasser encore une fois...

Mais ses attelages arrivaient. D'un revers de main, brusque, il essuya ses larmes. Il attrapa le maillet, enfonça énergiquement les piquets, tendit les cordes, surveilla la nourriture des chevaux.

Le lendemain, Lebel devait aller avec moi, dès deux heures et demie du matin, à la nouvelle position de batterie. Il faisait encore noir lorsque nous partîmes. J'étais de service au

poste d'observation. Je le laissai près des pièces, triste, les épaules accablées.

A neuf heures, je quittai le poste d'observation. L'ennemi avait vu l'emplacement de la batterie. Il nous marmitait. De gros obus éclataient aux alentours. Le feu de la batterie devait recommencer. Une seule pièce allait tirer. Mais le capitaine — déjà âgé, frais émoulu du dépôt, et assez déplaisant de sentiments, de manières et de physionomie, — commande un rassemblement général. Lebel sort de son trou. Au même moment, un obus ennemi tombe sur l'abri à munitions, bouscule, fait éclater et lance au loin nos propres projectiles. Lebel tombe, la poitrine et le ventre déchirés, un bras arraché. On l'emporte. Ses yeux douloureux sont lourds de reproches.

Il essaie de parler sans pouvoir y arriver, succombe... Une minute après, la troisième

pièce fait feu. Tous les hommes sont à leurs postes.

*
* *

Le maréchal des logis Carriat commandait la pièce qui fit feu pendant que Lebel agonisait. Un grand gaillard, maladroit, rieur, qui paraissait sans autorité ni caractère. Il n'aimait pas les marmites, s'abattait par terre lorsqu'elles arrivaient. Mais dans les grandes circonstances, inégalable d'audace et de sang-froid.

Il était onze heures. Tous mangeaient dehors, lorsque deux obus de 105 fusants éclatèrent au-dessus de la batterie. L'infirmier Berthon eut la tête emportée. Le gros tireur A...

eut la poitrine déchirée. Enfin Carriat eut l'épaule traversée et une balle dans le ventre.

Tous s'étaient réfugiés dans le boyau. J'entendis Carriat crier : « A l'aide ! Au secours ! »

Je ne sais ce qui s'est passé ensuite. Je suis sorti seul, et me suis précipité sur Carriat. Je l'ai pris dans mes bras et l'ai traîné jusqu'au boyau. Les obus recommençaient à tomber. Mon blessé était lourd. On lui avança une chaise dans le boyau et je commençai à lui enlever sa veste. L'éclat qui avait traversé l'épaule avait fait une blessure très petite. Le sang coulait doucement en un filet mince.

Je dis, sincèrement :

— Ce n'est pas grave. Une écorchure ; vous serez bientôt guéri.

Carriat était devenu pâle, puis verdâtre, puis gris, puis noir... Deux hommes, A... et Ch... se précipitèrent pour chercher des brancards à

une batterie de 75, à 200 mètres derrière nous. Le plateau était affreusement bombardé.

Je me demande comment les deux hommes purent revenir sans accroc. Des salves de 105 et 150 tombaient sans interruption. On se précipita, enfin, sur les autres blessés...

Carriat est mort huit jours après. Nous pensions tous qu'il n'avait été que très légèrement atteint. Nous avons envoyé la médaille militaire à sa famille.

Et dans toute cette tragédie, je me sentais comme enivré d'une liberté pure et haute que la mort et les événements suprêmes de la vie ne pouvaient diminuer...

Trois jours après, le capitaine me donnait ces notes :

« Belle tenue au feu. »

Mais il m'empêchait, tout de même, de passer sous-lieutenant...

* * *

L'infirmier Berthon n'était arrivé sur le front que depuis un mois. Un brave garçon, jeune, maladif et très doux. Il aimait le travail.

Il avait même été pointeur... Depuis que nous étions à notre nouvelle position, il creusait la terre avec un acharnement surprenant, venant en aide à ses camarades pour construire les abris.

Il nous avait fait des confidences. Depuis deux ans il aimait une jeune servante de son frère. Il en avait eu un enfant qu'il élevait. Il avait manifesté le désir de se marier avant le

service militaire, puis avant son départ pour le front... Et puis...

J'ai dit au capitaine :

— Nous avons un devoir à remplir envers l'orphelin. Ne croyez-vous pas qu'il faille écrire au maire et aux parents de Berthon pour les mettre au courant des intentions de ce pauvre garçon ?

Le capitaine, qui nous avait avoué les excès de sa jeunesse débraillée, répliqua :

— Tant pis pour eux ! Ils n'avaient qu'à se marier... Les bâtards ne m'intéressent pas... »

Nous avions les larmes aux yeux de rage et d'impuissante pitié.

*
* *

Mon Dieu, l'impressionnante cérémonie que cette messe, dite à la petite église d'Anzin, pour l'enterrement de Berthon.

La nef toute noire, avec les lumières pauvres et clignotantes de quelques bougies. Quatre fantassins, — tués sur la place du village, — posés tout habillés sur des brancards... Et le corps de Berthon dans un cercueil. Car nous avions acheté des planches pour faire un cercueil à notre camarade. Les autres allaient être jetés dans la terre, sans rien...

Un vieux prêtre qui chante timidement. Et une sœur de charité de soixante ans, qui fait

office de sacristain et d'enfant de chœur. Elle dit les répons d'une voix chevrotante et triste... Quelle vision désespérée...

Le capitaine se plante sur la tombe et dit quelques paroles. Nous sommes gênés de le voir oser discourir si haut dans cette atmosphère grave et lourde de la mort...

o o o

C'est une pauvre tombe ornée d'une croix faite de deux bâtons. On lit dessus (écriture maladroite, hésitante) :

Zouave ? ? Chasseur ? ?

Une première fois le cadavre a été déterré... On l'a enseveli de nouveau. Une seconde marmite l'a découvert. Nouvel ensevelissement pieux, par des hommes, tristes et dévoués.

Mais un troisième obus a encore lancé en l'air l'affreuse dépouille...

Les hommes l'appellent à présent : « Le clown. »

Quand une marmite arrive près de la tombe et qu'ils regardent la terre et les os voltiger, ils disent sans s'émouvoir :

— Tiens, v'là Gugusse qui saute encore !...

Par quelle malédiction cet inconnu est-il poursuivi ?

*
* *

Les écouteurs collés aux oreilles, le brigadier téléphoniste transmet les ordres du lieutenant observateur. Les obus ennemis éclatent près du poste... Mais on est préoccupé par le tir. L'objectif est passionnant... Un téléphoniste vient d'être mortellement atteint. Il rampe, sanglant, jusqu'aux pieds du brigadier dont il entoure les jambes d'une étreinte farouche et suprême. Et le brigadier téléphone toujours, n'entend, ne voit, ne sent rien... Il se lève, enfin, lorsque le réglage est terminé et, aperçoit seulement son camarade mort qui l'encercle de ses bras suppliants et déjà raidis...

*
* *

Nous glissons lourdement dans les tranchées. On regarde. Le sol paraît assez sec. Odeur complexe, aiguë et cadavérique. J'interroge un petit lieutenant du génie :

— « Parbleu, ce n'est pas étonnant, lors de la dernière attaque, on a enterré des morts dans les tranchées... Peu à peu la terre qui les recouvre s'amollit. Et nous glissons sur la gélatine des genoux de quelques cadavres... »

L'homme qui est avec moi a un regard éperdu, hagard, indéfinissable.

*
* *

Dans les tranchées prises à l'ennemi aux attaques de mai. Des sacs à terre d'une poly-

chromie inattendue. Des sapes malodorantes, où traînent encore des équipements de la garde prussienne. D'un parapet sort un avant-bras desséché, osseux, terminé par une main aux doigts parcheminés et squelettiques. Les fantassins en ont fait un porte-manteau. On y accroche très simplement son casque.

*
* *

L'explosion d'un obus a étrangement enseveli ce Prussien. La tête et les jambes sont enterrées. Les épaules et le dos sont à découvert, verticalement, contre un épaulement, au-dessus d'une banquette de tir. Et pour monter de la

tranchée sur le talus, on se sert de l'épaule craquante, amollie, putréfiée, comme d'un marchepied... La mort n'est plus cette puissance mystérieuse, glaçante et souveraine. On la côtoie sans effroi. C'est un personnage familier, qui ennuie, dégoûte et endort... On lui sourit quelquefois ou on lui montre le poing comme à l'ennemi — quand elle a été trop canaille.

XVI

NOCTURNE MEUSIEN

Nous étions enfermés dans la nuit comme dans une grande prison noire. Les caissons de ravitaillement encombraient le chemin. Les hommes se hâtaient d'empiler les projectiles dans les abris à munitions des batteries. Pour démarrer plus vite, les conducteurs n'avaient pas mis pied à terre.

Des sifflements d'obus déchiraient l'air nocturne. Un cheval se cabra sur le sol retentis-

sant. Les silhouettes remuantes se précisèrent soudain dans l'éclair d'une explosion. Et l'on entendit un grand cri.

Un projectile était tombé sur les attelages d'un caisson qu'on venait de vider. Le conducteur du milieu C... était tué. Le conducteur du devant N... avait été jeté sous les roues d'une voiture et grièvement blessé. Le conducteur de derrière G... légèrement touché, fût entraîné dans la nuit par les six chevaux affolés du véhicule grinçant.

Deux heures après, on vit arriver à l'échelon, G... conduisant seul les trois attelages de son caisson. Calme et blême, il se présenta à l'adjudant et dételа les chevaux. Il alla réveiller les camarades de sa pièce. Et enfin il pleura, en leur disant que C... était tué.

*
* *

On porta jusqu'au poste de secours le cadavre de C... Il n'avait pas souffert. Un éclat l'avait frappé au cœur. C'était un grand garçon pâle, rude et doux, un soldat soigneux et brave. Les hommes de sa pièce lui portaient une admiration presque respectueuse.

— Quoique maçon, me disait S... larmoyant, il en aurait remontré à plus d'un pour la géographie.

Il leur avait parlé de belles contrées, aux noms enchantés, des tropiques ardents, et il transperçait leurs âmes recluses d'exaltation et de nostalgie.

Le conducteur de devant N... avait une vingtaine de blessures et deux côtes brisées. Le docteur B..., après lui avoir fait les pansements urgents, l'évacua, avec la certitude qu'on le sauverait. Il ne se plaignait pas. Le regard chaviré, dilaté, il murmurait :

— Je vous dis que j'ai vu l'obus arriver sur nous, je l'ai vu s'abattre à côté de moi comme un épervier rouge...

Les infirmiers, incrédules, l'écoutaient avec une ironie apitoyée.

— Oui, oui, mon vieux, mais tiens-toi tranquille.

Deux projectiles éclatèrent encore aux environs des batteries. On eût dit qu'ils avaient renversé les murailles ténébreuses de la nuit, car aussitôt apparut une matinée grisâtre et frangée de rose.

*
* *

Nous étions repérés par l'ennemi. Tout le jour il continua de nous envoyer ses obus asphyxiants ou lacrymogènes. Les soldats avaient mis leurs masques. Et nous avions l'air de prendre parti à quelque mascarade lugubre.

Pendant les bombardements incessants, nos hommes, par un miracle d'ingéniosité et de courage, avaient déniché quelques planches et construit un cercueil pour C... Le gros Ch... lui-même, qui ne passe pas pour aimer précisément le bruit des marmites, courait, sautait comme un bouc furieux, parmi les explosions. Il était à la recherche de feuilles et de branches,

sur cette colline fumante et dévastée, et il en trouva assez pour les lier et en faire une croix verdoyante et une couronne.

Le capitaine D... descendit au poste de secours pour la mise en bière de C... Il revint au bout d'une heure.

— J'ai donné l'ordre qu'on porte le cercueil jusqu'ici, à la position de batterie. Ainsi C... passera son dernier jour auprès de ses camarades...

Le capitaine D... réfléchit un moment, puis :

— C'est curieux, me confia-t-il, je pensais que j'aurais été bouleversé en apercevant la dépouille de C... et je n'ai pas été si profondément troublé. J'ai voulu aider moi-même à le poser dans le cercueil. Mes mains pieuses ne tremblaient pas. Voyez-vous, son pauvre corps est trop ravagé, trop différent de celui que nous avons connu. J'avais de ce remarquable soldat

une image vive et heureuse. Je la garde. Cette mort déformante et brusque me l'a laissée intacte

*
* *

Le cercueil, paré de quelques rameaux feuillus, est resté jusqu'au soir, au poste de commandement de notre batterie. L'ennemi ne se lassait pas de tirer sur notre position. Nous craignions qu'un obus ne blessât la triste bière, si laborieusement construite. L'humble dépouille était confiée à notre garde et nous souffrions à l'idée que ce fracas tourmentait encore le suprême sommeil du malheureux C...

Les projectiles lacrymogènes de l'adversaire laissaient flotter dans l'air des nuages d'encens et des odeurs de cire...

A la nuit tombante, les officiers du groupe et les hommes de la batterie étaient réunis autour du cercueil. Tous enlevèrent leurs casques. Le capitaine D... avait griffonné quelques mots sur un papier. La voix du chef s'éleva, nette et violente, dans l'orgie d'artillerie qui s'était déchaînée. Elle nous apportait des paroles de réconfort, d'espoir et d'énergie. Près de moi, L... avait des larmes aux yeux.

— Eh bien quoi, qu'est-ce que tu as ?

— Mon cher, je ne peux pas... ces obus lacrymogènes...

— Allons donc, voilà un bon moment que l'on ne nous en envoie plus, que le vent a dissipé le brouillard méphitique.

— Tu m'ennuies... Je te dis que ça me picote

encore les yeux, je vais être obligé de mettre le masque...

Et L... me tournant le dos, sortit en effet son masque et s'en affubla.

*
* *

Les hommes dormaient tout habillés dans leurs abris humides. Sommeil pesant, entrecoupé de cauchemars et de cris étouffés. Nos canons, dont les manchons jetaient des minces lueurs d'acier, étaient accroupis dans l'ombre comme des chacals aux yeux phosphorescents.

Le capitaine D... était plus remué qu'il ne l'avait dit. Il ne put se résoudre à se coucher ; toute la nuit il resta près de moi, marchant ner-

veusement sur le sol poudreux et noirâtre de la position. Mais je ne pus distinguer aucune trace d'émotion sur son visage.

Des fusées s'élançaient, balayant la nuit, que les flaques claires des explosions ne débordaient plus. Un silence lourd enveloppait toutes choses. Et ce recueillement sournois, jeté sur tant de frénésie haletante, inquiétait davantage que la tempête d'une attaque. Des guetteurs, fébriles, tendaient inlassablement leurs regards sur l'horizon où se terrait l'adversaire énigmatique.

XVII

LE SQUELETTE DEVANT LA TRANCHÉE

Nous avons quitté, depuis quelques jours, ces régions vallonnées et brumeuses où nous avons vécu plus d'un an. Nous avons été heureux de partir. Et, cependant, nous laissons là-bas, dans les terres bouleversées, des camarades bons et graves que nous ne reverrons plus.

Une résignation mystérieuse et farouche règne sur notre cœur. Nous ne savons plus retenir le passé. Nous nous acharnons sur le pré-

sent. Nous voudrions surprendre l'avenir. Plus tard, les souvenirs auront bien le temps de refluer... Nos rares pensées ont des lignes pures, simples, un sens ingénu, direct. Et l'action a chassé la mélancolie.

Aujourd'hui, c'est mon tour d'aller à notre nouveau poste d'observation. Le soleil n'est pas levé. On respire le brouillard et le froid. Le boyau sinueux que nous suivons a gardé les eaux de pluie que la déclivité fait courantes. On enfonce dans la boue jusqu'à mi-jambe. On glisse. Il faut prendre un parti. J'ôte mes brodequins, mes chaussettes, et relève aussi haut que je peux, caleçon et culotte. Les téléphonistes m'imitent. Et, allégés, assurés, mollets à l'air, pieds nus, nous reprenons notre marche.

* * *

Après des détours, des arrêts, nous arrivons à l'endroit désigné. Des fantassins nous regardent avec des yeux lourds, paisibles. Et puis, ils s'empressent autour de nous, avec des gestes joyeux. Les officiers m'accueillent. Il n'est pas encore six heures du matin et, déjà, ils m'obligent à fumer un cigare qu'ils m'offrent. J'ai chaud.

Un vent faible et rampant gonfle et secoue la brume et délivre la lumière indécise. Bientôt les contours du paysage étrange qui s'ouvre, se joignent et plongent dans le ciel rapproché.

*
* *

Je déploie la carte. Un capitaine d'infanterie me montre les positions ennemies et nous faisons un tour d'horizon. Rien n'a échappé à la vigilance de mon compagnon. Pendant qu'il parle d'une voix basse et serrée, je repère nos objectifs.

Un cri étouffé, derrière nous, me fait retourner. Le brigadier téléphoniste R..., les yeux agrandis et enflammés, désigne un point à l'ouest de la route nationale. La parole rauque, dure, sort péniblement de la gorge contractée.

— Là-bas, mon lieutenant, vous voyez... ils sont quatorze... Je les ai comptés...

Je ne distingue pas, dès tout de suite, ce qu'il

m'indique. Et, subitement, le cœur battant, avec un calme voulu :

— Ah ! oui... Je les aperçois...

Tout à fait à notre gauche, devant le parapet de la tranchée ennemie, des taches bleues et allongées...

Ce sont les nôtres qu'on n'a pu relever... Ils sont là, couchés, le visage au ciel, comme s'ils voulaient voir la vengeance et la revanche... D'aucuns, tombés face au sol, les bras en croix, ont des prosternements si doux qu'on dirait qu'ils embrassent encore la terre bien-aimée pour laquelle ils sont morts.

Je les observe avec la jumelle. Pas de contorsions douloureuses, pas de poses affligées. Des postures harmonieuses, fascinantes, dignes. Ils sont comme frappés de beauté.

Pourquoi n'a-t-on pu les enterrer ? Depuis combien de temps sont-ils là ?

Le capitaine M... interrompt ma pensée.

— Vous regardez nos hommes tués, là-bas... Nous avons pu en traîner trois jusqu'ici. Mais huit autres ont été massacrés en allant chercher les camarades...

« Deux mitrailleuses ennemies sont braquées sur le triste groupe. Nous avons essayé de ramener les nôtres, à toutes les heures de la nuit. Chaque fois, l'adversaire découvrait notre pieuse entreprise. Et lorsque des blessés tombaient, les Prussiens continuaient de tirer sur eux... Il a fallu que le colonel donnât l'ordre de cesser ces incursions mortelles. Si vous saviez combien il a été difficile de faire respecter cette consigne... Sont-ils bêtes, ces Boches ! Ne comprennent-ils pas que cette vision lugubre entretient notre fureur ? Mais tournez-vous un peu, à trois cents mètres, là, sur le faîte du parapet, voici qui est plus « curieux... »

*
* *

Le brigadier R... s'étrangle dans un juron atroce. Un squelette est comme planté devant la tranchée allemande. Il est à genoux. On distingue encore la culotte bleue qui recouvre les jambes pliées. La tête et les bras sont absents. On ne voit que le thorax dont on peut compter les côtes et la colonne vertébrale. Par quel miracle est-il debout ? Sont-ce nos ennemis qui l'ont placé là pour effrayer ceux qui les pourchassent ?

Allons donc ! Ce squelette est face à l'ennemi. Il arrache au silence de la mort un sens radieux, fort, acharné. Il semble encore barrer la route aux barbares, leur interdire de passer. Il est là comme un gardien infaillible, poussant un cri de guerre intarissable. Qu'importe que

la chair légère et périssable se soit évanouie ! La charpente reste. Elle est disposée selon notre volonté.

Nous ne nous battons plus jusqu'à la dernière goutte de notre sang, mais jusqu'à la dernière poussière de notre dernier ossement !

Quelques fantassins se sont approchés de nous. Et le squelette, sentinelle avancée, assène sur nos âmes sa nette et violente signification. N'est-ce pas, frères, n'est-ce pas, Jean, Pierre, Paul, que cette attitude terrible vaut mieux qu'un ensevelissement au sein de la terre obscure ? Ah ! Dieu, si nous devons mourir, faites que, dominant le néant, franchissant l'au-delà, crevant les sépulcres, nos cadavres dressés arrêtent et bravent encore, de toute leur hauteur outragée, la horde envahissante.

XVIII

UNE DESCENTE AUX ENFERS

F... est venu me voir. Sa compagnie a été relevée. Il n'a pas eu la force d'aller à son cantonnement et s'est arrêté à la position de notre batterie.

Mon ami était, avant la guerre, le plus élégant de nos écrivains, tant par la coupe de ses habits que par la subtilité de ses discours. Aujourd'hui, il porte une pèlerine trempée de boue et des brodequins invraisemblables... Ses propos sont d'une familiarité hardie et il est

l'ami intime des plus simples paysans de sa compagnie.

F..., qui a faim, a éprouvé une sympathie irrésistible pour notre cuistot. Le spectacle est rare et émouvant. Mon camarade a passé quatre nuits blanches. Il ne peut arriver à enlever ses chaussures qui le font souffrir. Et il faut voir avec quels soins infinis notre cuisinier a coupé les lacets, retiré les souliers... Il a même tenu à laver les pieds endoloris, gonflés d'œdèmes bleuâtres. Ce geste ancien et la fatigue douloureuse de celui qui le provoque nous troublent jusqu'aux larmes.

Nous l'avons brossé, habillé, le pauvre garçon. Et, maintenant, il rit, heureux, le regard encore étrange et las. Je reconnais son âme violente. Quand il parle, on se sent accordé à je ne sais quelle mélodie et ce qu'on a de meilleur en soi se précipite au cœur.

*
* *

Après le repos, j'ai accompagné F... jusqu'à son cantonnement. Nous avons longuement parlé. Et j'ai retrouvé l'amoureux des grandes idées, le passionné de vérités rares.

— Ne crois pas, me dit-il, que la guerre m'ait changé en brute. Même les gestes farouches auxquels nous sommes obligés me paraissent sans importance...

— Qu'est-ce qu'il te faut !

— Les habitudes ancestrales meurtrières, ont peut-être revécu... Hérédités plongées dans les profondeurs des âges comme dans un océan et que la tempête rejette à la surface. Mais je n'ai peut-être jamais été aussi dégagé des lourdeurs matérielles, des lois bes-

tiales, que depuis que j'ai été jeté dans ce désordre tragique des choses et des êtres.

— Idéaliste impénitent !

— Tais-toi donc. Tu l'es autant que moi. Et que nous resterait-il, si nous ne pouvions nous évader de ce cercle d'enfer ?

— Mais éprouver mieux les simples joies terrestres que nous avions dédaignées...

— Non. J'estime, au contraire, que les destructions inouïes de cette guerre renforcent les mysticismes et nous donnent la valeur précise des biens de la vie... Une seule mission s'inscrit, en lettres de feu, par ces temps troublés, dans une conscience hautaine : à travers les formes et les agitations, chercher la vérité centrale et la force intime.

— Je ne saisis pas quels rapports...

F... s'arrête. Il me regarde longuement. D'une voix basse, pressée, il reprend, fiévreux :

— Ecoute. Je ne raconterais pas à un autre ce que je vais te dire. On me croirait fou. Mais toi, tu sauras peut-être comprendre... Et j'ai besoin de rejeter, hors de moi, dans le langage, ces souvenirs qui me brûlent et me hantent.

« Tu sais que nous avons attaqué, il y a quatre jours. L'ennemi était prévenu. A notre préparation d'artillerie, il a répliqué par une contre-préparation qui nous a fait perdre beaucoup de monde. Avant de sortir des tranchées, le tiers de l'effectif de notre compagnie était hors de combat. Au moment de surgir sur le parapet, nous entendions les cris de nos blessés, de nos mourants. Notre objectif était le cimetière de P... Nous avons bondi, ivres et pres-

sés d'en finir avec l'ennemi et avec l'existence... Je passe sur les incidents, — toujours aussi atroces, — de l'attaque...

« Nous arrivâmes enfin au cimetière balafré de tranchées, parmi les ossements éparpillés et les pierres tumulaires. Pour ma part, je m'installai dans un mausolée de granit qui avait déjà servi de poste de commandement de compagnie à l'ennemi. J'y suis demeuré jusqu'à la nuit dernière.

« Peux-tu te représenter comment j'ai vécu là ?... Tout d'abord, j'étais trop enfiévré, trop occupé à organiser notre résistance. Et dans la nuit, deux contre-attaques que nous avons repoussées. A l'aube, j'ai pu même dormir, dans cette tombe, pendant deux heures... Je me suis réveillé en criant je ne sais pourquoi... Un moment après, nouvelle contre-attaque. Je voyais dévaler sur les pentes les assaillants difformes, disproportionnés, avec des masques burlesques,

et s'abattre en hurlant... Nous restâmes maîtres du terrain, malgré l'intense bombardement de l'adversaire. Je rentrai dans mon caveau.

« Quand le lugubre s'exaspère à ce point, il tourne presque au comique. Et j'avais un rire silencieux en considérant ce décor sinistre. Mais la soif me tenaillait et mon bidon était vide... J'eus comme un éblouissement. Le froid de la pierre me pénétrait... Je me retrouvai, seul, dans la crypte étroite. Je jetai mon casque et j'éprouvai le besoin de parler, — peut-être pour chasser une crainte mystérieuse qui me venait.

« — Eh ! bien quoi, dis-je en souriant, me voici entré chez toi, chère Mort... Visite intempestive, hein ? Tu essaies d'en attirer qui se débattent et moi, j'accours à toi, je fracture ton intimité. Je me soumets d'emblée. J'attends tes ordres. »

« Je devais parler très haut. Quelqu'un passa la tête dans l'ouverture du cénotaphe. J'entendis

un chuchotement. Un nouveau soir nous enveloppait. Nous devions être relevés, pendant la nuit. Personne ne vint. On nous oubliait.

*
* *

« J'envoyai plusieurs agents de liaison auprès des nôtres. Aucun ne revint. Au troisième matin, l'adversaire lui-même sembla s'apaiser. Je n'avais plus de communications avec notre commandement. Les munitions et les vivres nous manquaient déjà. Pour ma part, je n'avais plus rien à manger, ni à boire. La faim me faisait vaciller. Et je n'osais pas demander un biscuit aux hommes. En regardant autour de moi, une idée terrifiante me bouleversa : nous étions séparés des vivants. Une porte se fermait brutale-

ment sur l'existence, sur notre passé, et nous étions précipités dans une nuit vaste et noire.

« Je m'étendis, sur la paille, dans mon sépulcre, et essayai de dormir. Repu de souffrance, écrasé de fatigue, j'arrivais enfin à la limite suprême... Et j'éprouvai une sensation indéfinissable : couché sur le côté, il me parut soudain que j'avais enlevé mon vêtement charnel, que ma personnalité avait quitté mon corps. Je voyais mon propre squelette, dépouillé de ses muscles et replié dans la pose que j'avais prise, je voyais mon crâne lisse, le thorax strié, les tibias et les fémurs élancés... Il me semblait que j'étais au bas d'un escalier immense et qu'on me poussait plus bas encore. Un seul rayon de clarté verdâtre me suivait comme un œil glauque.

« Alors, j'entendis comme l'écroulement des murs d'une prison... Mon esprit libéré tournoya, courte et vive flamme, sur les pâleurs

d'un monde inconnu... Et j'eus cette impression calme et grave que j'entrais dans la compréhension totale, que je pénétrais au cœur de la vérité.

« Là, plus de volumes, ni de perspectives. Je me sentais relié, mêlé à toutes choses. Les mondes et les planètes formaient une fumée âcre et forte. La pierre et le fer ne composaient qu'une ombre transparente. Ce qui me surprenait, c'était la dimension réduite de ce nuage étouffant et froid qui représentait pour moi l'univers infini et où grouillaient, en un coin exigu, collés, empilés, comprimés, un flocon de phalènes minuscules qui s'entre-dévoraient...

« Peu à peu, la masse grise devint plus dense et dorée et des molécules fugaces et dansantes

s'y pressaient... Mais tout cela était si petit qu'un enfant l'eût tenu, dans sa main, comme une poignée de sable léger.

« Une lumière bleuâtre précisa quelques contours. Il me semblait que j'étais plus ample que la terre et le soleil et mon crâne se cognait aux étoiles, dont la douceur sereine donnait à mon âme des leçons d'harmonie, de paix et d'amour...

« Cependant tout s'agrandissait autour de moi et ma vie spacieuse s'amoindrissait... Je revenais sur notre globe douloureux qui m'apparaissait ainsi qu'une planète lunaire, morte, entourée d'une écorce noirâtre, calcinée et crevée de trous flamboyants... Des peuplades rampantes griffaient et torturaient cette sombre vivante qu'était pour moi la terre...

« Et, subitement, tout se reforma aux proportions de la réalité. Mais il me parut encore que je ne sais quel esprit aérien refaisait, avec une

vivacité soigneuse, la charpente de mon corps ; il polissait les os de mon squelette, courbait les côtes et rassemblait les éléments de ma carcasse, comme les pièces d'une machine complexe ; il posait, liait et tendait les muscles et les veines sinueuses, encastrait les yeux, poussait le cerveau dans sa boîte osseuse, rencognait le cœur, entre les poumons, dans la cage thoracique... Lorsque tous les organes furent placés et unis, il les enveloppa dans la robe charnelle. Mais cette créature était fragile et menue. Il l'attacha par mille lacets lumineux aux substances impénétrables de l'univers... L'automate étrange se développa et je revécus précipitamment mes impressions d'enfance...

« Je me retrouvai moi-même, épuisé, rompu, comme si j'avais parcouru, pendant des années, le monde.

« Une heure après, nous étions relevés. Mais je ressentais je ne sais quelle humiliation d'es-

clave. Et je me surprenais à penser qu'une force inconnue m'avait rejeté à la boue originelle.

*
* *

« Maintenant, je reste persuadé que j'ai pénétré un secret essentiel et que les souffrances inouïes que j'avais endurées m'ont conduit à la connaissance absolue... Je crois que j'ai serré dans mes bras tremblants la vérité. Je crois que j'ai pénétré la simplicité suprême, la simplicité entends-tu. Car ce n'est pas être simple, que se fier à ces deux boules fallacieuses que sont les yeux, ce n'est pas être vrai que vivre le mirage commun dans lequel nous nous agitons.

« Te rappelles-tu ce tableau de Rembrandt « *Jacob et l'ange* » ? Je revois toujours Jacob pressant sur sa poitrine, de tous ses muscles

noueux, l'archange qui sourit avec pitié et glisse, s'élève et quitte l'homme si résolu à l'emprisonner dans ses bras... Voilà ce que j'ai vécu, comprends-tu ? Un orage a bouleversé l'eau dormante de mes solitudes intimes.

*
* *

« Mais la mort que j'ai traversée du feu de ma pensée, ne m'a pas pardonné. Elle m'a mordu, elle m'a marqué... J'ai, toujours dans ma bouche, un goût de cendres, une amertume que rien ne peut effacer. Les chefs qui commandent cette société de désordre et de haine, je les hais, je les vois cruels, égoïstes et bas. Je ne trouve chez mes semblables que laideur pitoyable, mensonge et injustice...

« Je sens que je ne reviendrai pas de la guerre. Et ce qu'il y a de plus tragique, c'est que je reconnais ceux qui sont stigmatisés

comme moi, tous mes prochains compagnons sous la terre. C'est cela qui m'enfièvre et me hante.

« A tout instant, je regarde ma vie dans les yeux et je me demande :

« — Ai-je accompli, comme il faut, mon destin ? Ai-je été bon, sage et grand ? Mon amour fut-il agissant ? Ai-je secouru ceux qui me sont chers ? Ai-je participé à l'œuvre des âmes fortes, inquiètes et passionnées qui ont passé sur cette terre ? Mes appels ont-ils été entendus sur cette route ombreuse et large qu'est l'humanité ?

« N'essaye pas de me consoler. Tu ne ferais qu'accroître mon désarroi et renforcer la pensée qui me tue.

« Sois tranquille, je ferai mon devoir comme tous ceux de ma race. Mais je remets entre tes mains amies mes desseins, mon ardeur et ma puissance afin que tu les serves, les élèves et les perpétues. »

*
* *

Mon ami F... a été tué quinze jours après cette conversation. Et, depuis, son souvenir est en moi comme la tempête.

Nous habitons, depuis longtemps, sous la terre, dans la terre. Nous avons vécu dans son cœur et son secret. Qu'en retirerons-nous ? Et comment nous rendra-t-elle à la surface du monde ?

Redeviendrons-nous des hommes farouches, asservis à l'instinct souverain de vivre et de dévorer ? Ajoutera-t-elle plus de glèbe à notre carapace de poussière ? Notre animalité s'augmentera-t-elle ou y laisserons-nous notre lourd manteau et ressurgirons-nous purs, légers et autres ?

XIX

L'ESCLAVE DE MINOS

Le docteur B..., dont nous aimons la fine sensibilité, m'accompagnait, dans cette nuit glaciale. Le geste nerveux, l'œil vif, il me donna quelques détails sur la mort de mon camarade, le lieutenant F...

— Sans doute, F... était une âme admirable. Mais on peut dire qu'il s'est fait tuer inutilement, follement... Un véritable suicide comme tu vas en juger par toi-même.

« L'ennemi avait déclenché plusieurs petites attaques sur le retranchement défendu par la compagnie de F... Je n'insiste pas sur les péri-

péties de cette lutte poignante que tu connais. Je me trouvais, auprès du chef de bataillon, à 500 mètres derrière notre ami et nous nous préparions à intervenir. F... avait repoussé trois assauts et l'adversaire ne se découvrait plus depuis deux heures.

« Subitement, une gerbe de coups de feu éclate, dans notre voisinage. Un moment après, on entend des halètements, des pas claqués dans la boue...

« — Ne tirez pas, c'est des nôtres ! » crie le guetteur aux hommes.

« En effet, F... et une cinquantaine de soldats de sa compagnie s'abattent dans notre tranchée, essoufflés, le regard trouble, le masque ravagé. Aussitôt, le chef de bataillon fait appeler le lieutenant F... pour lui demander des explications... Je vois encore s'approcher notre camarade haletant, en sueur, grave et si jeune.

— D'où venez-vous ? interrogea le commandant d'une voix violente.

— Nous étions encerclés. Nous commencions à manquer de munitions. J'ai essayé de communiquer avec vous, sans y parvenir. Alors, j'ai donné l'ordre de retraiter. Nous avons ouvert une brèche. Et nous voici.

— Il fallait tenir coûte que coûte et ne pas quitter votre poste.

— Nous ne pouvions plus nous défendre. Nous aurions tous été pris.

— Vous estimez donc avoir fait tout votre devoir ?

« F... recula d'un pas. Il rougit, se mit à trembler, puis, avec une surexcitation grandissante, il affirma :

— Oui, mon commandant, j'ai fait mon devoir, j'en suis sûr, tout mon devoir ! Vous n'allez pas croire que je suis parti parce que j'ai eu peur...

— Je vous prie de me faire un compte rendu plus calme.

« F... s'étranglait de colère et de désespoir.

— Je n'ai pas eu peur, mon commandant, je ne sais pas ce que c'est que d'avoir peur... Voulez-vous que je vous prouve que je n'ai pas peur ?...

« F... escaladait déjà la banquette de tir. Le chef de bataillon essaya de le retenir.

— Voyons, voyons, mon ami, je ne vous reproche rien, supplia-t-il.

« Mais F... s'était hissé sur le parapet. Il gesticulait, interpellait l'ennemi... Une grêle de balles le rejeta dans la tranchée, la gorge et la poitrine traversées.

« Ici, mes souvenirs se brouillent. Je me rappelle seulement que nous avons attrapé F..., à trois ou quatre, et l'avons porté jusqu'au poste de secours. Il respirait encore, mais [illegible]vait

parler. Il nous regardait, seulement, de ses bons grands yeux, où brillait une lumière d'une tendresse si heureuse, d'une sérénité étrange... J'aurais tout donné au monde pour le sauver. F... était mort, depuis un quart d'heure, que je continuais encore de lui prodiguer mes misérables soins... Et toujours, ce regard si clair, si profondément vivant... Nous avons voulu fermer ses paupières. Ce fut impossible... Le commandant pleurait dans un coin. A chaque instant, la voix tremblante d'un de ses hommes demandait des nouvelles de F...

« Une heure après, nous reprenions le retranchement abandonné. Le lendemain, nous étions relevés. Nous avons enterré notre ami à N... Je n'ai pas pu clore ses yeux, dont l'éclat doux et lointain poursuit mon souvenir... Le chef de bataillon a demandé à changer de régiment. »

* * *

La neige tombait depuis quelques jours. Elle avait recouvert les maisons, les champs et les arbres. Le ciel semblait un étang glacé. Les contours et les perspectives s'effaçaient. A peine tremblaient quelques ombres d'un bleu léger. Comme la nuit paraissait blanche ! Le monde était, ce soir-là, une vaste et pâle terrasse qui écrasait les hommes et surplombait les sommets.

Malgré l'étreinte d'une âpre mélancolie, on se sentait ébloui et lucide... Le docteur B... répéta avec agitation :

— Je me demande, néanmoins, si j'ai bien reçu l'expression dernière de notre ami F..., si, à ses minutes suprêmes, il n'était pas encore rongé par le reproche d'une grande tâche manquée...

— Non, non, dis-je. Les hommes ne pouvaient plus le juger.

*
* *

Le docteur B... se tut. Le froid nous faisait frissonner. J'essayai de me représenter l'image de mon ami F... qui gardait ses yeux grands ouverts dans la tombe... Je ne sais quoi d'éperdu et de trouble frémit dans ma tête. Tout vacillait autour de moi. Je faillis crier. Il me sembla, soudain, que le corps de F... était devant nous, qu'il barrait notre passage. Il était étendu sur la plaine neigeuse, comme sur une immense table d'opérations. Je percevais les mouvements les plus secrets de sa sensibilité... C'était bien F... Et, cependant, je lui trouvais

mille ressemblances furtives avec chacun de nos hommes. Ses lèvres violettes remuaient, effleurées par une voix impersonnelle et passionnée.

« Ne blâmez pas trop haut nos susceptibilités... Soyez prudents lorsque vous nous distribuez le laurier ou la réprimande. Tu le sais bien, toi, que nous avons renoncé à l'amitié, à l'amour, au bonheur, à toute la précieuse existence que notre ambition s'était promise. Ce sacrifice consenti nous a faits si purs qu'aucun homme ne peut plus nous comprendre, ni nous qualifier... La vie s'éloigne de nous comme une chanson peu à peu éteinte. Notre mémoire est une tapisserie aux couleurs confondues et fanées...

« Quelles consolations, quelles flatteries diminueraient l'amertume secrète de ceux qui ont tout donné ? Et qui oserait supputer de tels mérites, étiqueter des résolutions si mystérieuses

et si hardies ? L'éloge, ni le blâme des autres ne peuvent s'appliquer à nos actions. Qu'on nous regarde passer en silence, — le silence qui respecte l'âme qu'un rien peut blesser... On ne doit pas sortir notre conscience de la pénombre qu'elle aime et où rien ne lui est supportable que son propre désespoir...

« Nous avons rompu tous les liens humains. Nous sommes seuls et innombrables, solidaires et étrangers. Et voici que nous avons pénétré dans le rempart qui nous sépare du néant, que nous nous trouvons déjà engagés dans le dédale de la crypte inconnue, que nous habituons nos regards à ses clartés nocturnes... Nous gravitons autour de la mort. Nous sentons son souffle sur nos visages. Et rien ne nous distrait de sa présence impérissable. Les autres vivent leur vie et nous commençons de vivre notre mort...

« Tout ce dépôt obscur, toute cette force mau-

vaise qui pèsent si lourdement sur l'âme, se sont évadés de nous. Nous avons accompli trop vite notre cruelle besogne de vivants. Ici, tout nous paraîtra, plus tard, gris et sans flamme. Il nous faut un autre monde...

« Ces soldats qui grouillent, sombres et violents, sur les lignes des batailles, sont déjà des trépassés... Mais la guerre leur donne une optique spéciale. Ils sont assez puissants pour s'emparer d'un peu de vérité. Pour eux, désormais, la mort est là où vous croyez la vie, et la vie où vous croyez la mort... Ils appartiennent déjà à la terre, sont retournés à elle, repris dans son intimité flamboyante et son abîme.

« Les autres, ceux qui ont tremblé pour leurs corps, sont les comédiens du néant. Leurs yeux, quand ils brillent, ont des lueurs diffuses et vitreuses. Leurs chairs, qu'ils gardent avec tant d'avarice, grossiront l'amoncellement des cadavres qui forment la croûte terrestre...

« Mais c'est une lumière attirante, pure et douce que vous voyez dans les prunelles fixes de nos morts, comme si à travers le voile inerte de leur rétine, on apercevait la flamme intérieure et lointaine de notre planète. Nous n'avons pas besoin de votre pitié, ni de vos oraisons funèbres. Les morts et les vivants de nos armées combattantes sont déjà liés au même mystère originel, noyés dans la même gloire... »

Une bouffée de chaleur se répandit dans ma poitrine... Le docteur B... me tapotait les mains. Je me trouvais dans la neige, au pied d'un marronnier givré de blanc...

— Hé quoi ! mon vieux, s'écria le médecin, qu'est-ce qui t'a pris ? Tu es tombé devant moi comme une masse. Te sens-tu un peu mieux ?

— Oui.

— Appuye-toi sur moi. Nous allons rentrer.

J'avais l'impression de m'arracher à je ne sais

quel ensevelissement... Une tendresse implorante et démesurée s'écoulait de mon cœur vers les êtres et les choses.

*
* *

Comment expliquer cette fraternité irrésistible que nous accordons aux arbres, aux champs ondulés, à toutes les créations, plus ou moins vives, de la terre ? Pressentons-nous obscurément, déjà, que nous serons enfouis sous cette glèbe amère, que nous nous confondrons avec tout ce qu'elle fait jaillir d'elle, que nous serons à cette ténébreuse et vorace despote, sa nourriture, sa matière et sa passion ?

Dans le tumulte des élans qui nous agitent, j'ai pris les émois et les songes, au hasard,

quand ils me tentaient. Je me suis efforcé à retenir et à emprisonner, dans les lignes d'un dessin appuyé, notre vie actuelle — captive, chargée d'oripeaux bizarres, et cruelle, pleurante, hallucinée, que je voudrais traîner jusqu'aux monotonies futures...

Mais ici l'action simple, brutale, domine et méprise la méditation.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Trois dialogues

Pages

I. — Le Souvenir 17
II. — L'Amour 25
III. — La Mort 39

Le Souvenir

IV. — Portraits et images 57
V. — Le Regard ardent 61
VI. — La Léproserie 73
VII. — Instants d'orage 83
VIII. — Un marmitage 103
IX. — La meute d'acier 111

L'Amour

X. — Notre amie la musique 121
XI. — Ames limpides 133
XII. — Dans les ruines de l'Abbaye 137
XIII. — A la pointe du jour 145
XIV. — Rayons dans l'ombre 151

La Mort

XV. — Reflets du glaive. 159
XVI. — Nocturne meusien. 175
XVII. — Le Squelette devant la tranchée. . . . 185
XVIII. — Une descente aux enfers 193
XIX. — L'Esclave de Minos 209

Imp. de l'Edition, 104, rue Didot, Paris (XIVe).

D
640
M35

Malherbe, Henry
La flamme au poing

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY